

# Lénine

## Sa vie – Son œuvre

E. Yaroslavsky



Source: Brochure publiée par la Librairie de l'Humanité, Paris [sans date, probablement vers 1925-1927]. Notes MIA.

### L'enfance et l'adolescence

Vladimir Ilitch Oulianov Lénine est né le 23 avril 1870, à Simbirsk. Ses aïeux étaient paysans. Son grand-père était inscrit parmi les habitants de la ville d'Astrakhan. Son père, Ilia-Nikolaïevitch Oulianov, était directeur des écoles primaires. C'était un homme juste, très intelligent et jouissant de l'affection de tous ceux qui l'entouraient, surtout des instituteurs des villes et des campagnes.

Vladimir Ilitch avait deux frères : [Alexandre](#) et [Dmitri](#). Alexandre fut exécuté sous le tsar Alexandre III et Dmitri vit encore. Deux de ses sœurs sont encore vivantes : [Anna-Ilinitchna-Elizarova](#) et [Maria-Ilinitchna-Oulianova](#). Une autre sœur, Olga, morte quand Ilitch était encore jeune homme. Sa mère, Maria-Alexandrovna, mourut peu de temps avant la révolution, en 1913, en exil et à l'étranger <sup>[1]</sup>. Vladimir Ilitch aimait beaucoup sa mère, il l'entourait de ses attentions et s'arrachait souvent pour elle aux travaux les plus pressants. La famille était très unie, vivait modestement de son travail.

Le jeune Vladimir Oulianov se distinguait déjà par ses aptitudes lorsqu'il était encore sur les bancs de l'école. Il se tenait un peu à l'écart, lisait beaucoup et connaissait bien les langues étrangères, qu'il étudiait avec soin.

---

[1] Il faut probablement lire ici que la mère de Lénine mourut lorsque celui-ci était encore en exil à l'étranger.

Alors qu'il était encore au lycée, il reçut la nouvelle de l'arrestation de son frère aîné Alexandre, qui suivait les cours de l'Université à Pétersbourg. À ce moment un duel à mort était engagé entre le parti révolutionnaire de la *Narodnaia Volia* et le gouvernement tsariste. Le 1er mars 1881, la *Narodnaia Volia* fit exécuter le tsar Alexandre II, à cause de ses cruautés envers les paysans, de ses faveurs aux grands propriétaires nobles et de ses encouragements aux capitalistes.

Il n'y avait pas encore de parti comme le parti communiste actuel, avec ses centaines de milliers d'ouvriers et de paysans. Les révolutionnaires étaient des exceptions hardies, engageant une lutte inégale, un duel terrible avec l'autocratie tsariste. Parmi ces combattants isolés, se trouvait Alexandre Oulianov, qui résolut avec quelques camarades, Osipanov, Chevyrev, Andreiouchkin, Generalov et quelques autres, de continuer cette lutte inégale, une fois que le Comité Exécutif de la *Narodnaia Volia* eut été presque entièrement écrasé et exécuté.

Le tsar Alexandre III était encore plus autocrate et plus attaché au système féodal que son père. Effrayé par la mort de celui-ci il fit régner sur le pays le régime le plus cruel. En 1887, le 13 mars, Alexandre Ilitch Oulianov, qui préparait à Alexandre III le même sort que son père, fut arrêté. La nouvelle en arriva à Simbirsk, où Vladimir Ilitch, alors âgé de 17 ans, se trouvait encore au lycée. Dans la famille, on craignait de communiquer cette nouvelle à la mère. Vladimir Ilitch se chargea de la préparer et s'acquitta de cette tâche avec une grande fermeté : il savait, déjà à cette époque, conserver son sang-froid dans les instants critiques.

Il n'y a aucun doute que, dans les années de sa jeunesse, sur les bancs de l'école, germait en Lénine la haine des grands propriétaires, des capitalistes et de l'autocratie. Il se sentait attiré vers ce frère enfermé dans la forteresse de Schlüsselbourg et guetté par la potence : car les jugements étaient alors rapides et impitoyables. En effet, le 19 mai, deux mois après son arrestation, Alexandre Oulianov était pendu avec ses camarades dans la forteresse de Schlüsselbourg. Depuis cette époque, le jeune Vladimir Oulianov ne pensa plus qu'aux moyens d'anéantir ce régime maudit de l'autocratie.

## **Vladimir Ilitch étudiant**

En 1887, Vladimir Ilitch sortit du lycée de Simbirsk avec les meilleures notes pour toutes les matières, ce qui lui donnait droit à la médaille d'or. Cependant il ne fut pas admis à l'Université de la capitale, car on craignait qu'il ne marchât sur les traces de son frère, qu'il ne cherchât à venger sa mort et l'oppression du peuple.

Il entra à l'Université de Kazan en automne 1887, mais le 5 décembre déjà il en était exclu pour avoir pris part aux mouvements des étudiants et était relégué au village de Kokouchkino dans la province de Kazan. Ayant demandé à être réadmis à l'Université, il essuya un refus dans l'été de 1888. Toutes les issues lui étaient fermées : il ne pouvait se rendre ni dans la capitale, ni à Kazan. Il demanda la permission d'aller étudier à l'étranger. Mais le gouvernement, devinant en lui un ennemi dangereux, la lui refusa également.

Dans l'été de 1889, Vladimir Ilitch se transporta à Samara et c'est là qu'il commença à étudier à fond la doctrine révolutionnaire et communiste de Karl Marx. C'était alors une chose difficile et dangereuse. Quelques-unes seulement des œuvres de Marx étaient connues en Russie et leur diffusion était très ardue : la police veillait et avait l'œil sur tous ceux qui s'occupaient de cette étude. Lénine était mal vu par la gendarmerie et la police. Ses affaires avec l'Université ne s'arrangeaient point. On lui refusa même de passer ses examens. Ce ne fut qu'en 1891 qu'il reçut l'autorisation de se rendre à Pétersbourg pour cela. Il réussit enfin, cette année-là, à se présenter aux examens de la Faculté de Droit et reçut un diplôme correspondant à la licence. À cette époque, Lénine s'était déjà pleinement assimilé la doctrine de Marx, il était son disciple le plus digne et le plus fidèle.

## Les années 1890-1900

Les derniers restes de la *Narodnaia Volia* étaient complètement écrasés et ceux qui voulaient lutter pour l'affranchissement des travailleurs dans la Russie tsariste cherchaient un nouveau moyen de coordonner leurs efforts. On ne pouvait compter sur les émeutes paysannes, qui avaient éclaté de temps à autre au cours des années précédentes lorsque les paysans, à bout de forces, se ruaient à la mort et faisaient des tentatives désespérées pour secouer le joug des grands propriétaires. Il était impossible de réunir ces éclats isolés de la colère paysanne en un mouvement puissant. Quant à la lutte individuelle à coups de bombes et de revolvers, presque personne ne croyait plus à son succès.

Cependant, on serrait la vis chaque jour davantage à l'ouvrier et au paysan et la vie devenait plus pénible que jamais dans le pays réduit au silence. Mais la classe ouvrière, le prolétariat des villes, s'engageait déjà dans une lutte indépendante, et il se trouvait de plus en plus de gens qui devinaient dans les ouvriers des usines et des fabriques la force destinée à prendre la tête du mouvement libérateur et à conduire tous les travailleurs contre le régime tsariste, contre le pouvoir des capitalistes et des grands propriétaires. Parmi les anciens révolutionnaires, tous ne le comprenaient pas. Sur ces entrefaites, la doctrine de Marx commença à se répandre. Elle tomba sur des sols différents. Les uns, comme Vladimir Ilitch Lénine, y voyaient une arme puissante pour l'affranchissement de la classe ouvrière.

Les enseignements de Marx se résumaient en ceci que l'État capitaliste bourgeois suscite et éduque nécessairement une classe révolutionnaire, le prolétariat, et que ce prolétariat, bon gré mal gré, est forcé par sa situation économique de combattre les capitalistes. La doctrine de Marx montre au prolétariat le but de cette lutte, qui est la destruction du pouvoir du capital, la conquête du pouvoir politique (la dictature du prolétariat), l'approbation de tous les moyens et de tous les instruments de production (banques, fabriques, chemins de fer, mines, etc.).

La doctrine de Marx souligne que la classe ouvrière doit se fondre en un seul parti pour cette lutte. Elle n'a rien à perdre, que les chaînes de l'esclavage capitaliste, mais elle peut gagner tout un monde. Dans cette lutte, elle attire de son côté les autres classes, par exemple les paysans, surtout les paysans pauvres, le prolétariat et semi-prolétariat des campagnes. Là où le servage n'est pas encore complètement aboli (comme c'était le cas en Russie), la classe ouvrière l'anéantit. Elle établit son hégémonie, non point pour dominer, ni par amour du pouvoir pour le pouvoir, mais pour anéantir toute hégémonie, tout pouvoir, et réorganiser la société de façon que les peuples puissent se gouverner eux-mêmes et que toute exploitation soit collective. Naturellement, pour atteindre ce but, il faut des années et des dizaines d'années de lutte et de travail opiniâtre ; il faut ce temps pour que les paysans pauvres et les paysans moyens comprennent que pour eux aussi ce régime collectif est le plus avantageux.

Telle est la doctrine de Marx. Il y avait une catégorie de gens instruits qui se nommaient « les Amis du peuple ». Mais ils étaient incapables de comprendre les enseignements révolutionnaires de Marx, de regarder en avant et de voir de quelle façon se développait et où allait la Russie. Ils pensaient que la civilisation russe était absolument originale, que nous sommes un peuple spécial, bâti autrement que les autres et capable de sauter l'étape capitaliste par laquelle passent les autres pays. Lorsqu'on leur disait : « Mais daignez regarder la question ouvrière », ils demandaient : « Est-ce qu'il y a chez nous une question ouvrière ? La question ouvrière existe ailleurs, en Allemagne, en Angleterre, mais chez nous il n'y a rien de semblable. » « Chez nous, continuaient les « populistes », comme on les appelait, dans leurs débats avec nous, marxistes, il n'y a même pas de véritable bourgeoisie ». Et ils croyaient que le paysan marcherait au premier rang dans le mouvement révolutionnaire.

Tel est le milieu dans lequel Vladimir Ilitch commença à militer et à sonder les horizons avec son regard d'aigle. Il vit se lever une force nouvelle : la classe ouvrière des fabriques et des usines. Tous ces

écrivains et ces gens instruits regardaient Vladimir Ilitch comme un insolent qui osait discuter avec eux, les anciens, et leur donner des leçons. Mais Vladimir Ilitch, par des coups adroitement portés et mesurés, disséqua leurs pensées et leur démontra que sous leurs mots de « peuple », « liberté du peuple » et autres belles phrases, il n'y avait rien de bon pour le peuple.

Vladimir Ilitch laissa des traces profondes à Samara. Bientôt, se forma dans cette ville un cercle nombreux et solide, dont firent partie beaucoup de marxistes révolutionnaires qui se distinguèrent dans la suite et où l'on venait de différentes villes pour étudier la nouvelle doctrine. Même un moment on y publia un journal défendant la doctrine de Marx (*le Messager de Samara*).

## À Pétersbourg

Dans l'automne de 1893, Vladimir Ilitch se transporta à Pétersbourg. Il était déjà un chef révolutionnaire accompli. En 1894, il entra dans le cercle de propagandistes social-démocrates, qui s'intitulait : « *Groupe central pour la direction du mouvement ouvrier* ». Or, le mouvement ouvrier prenait à cette époque des proportions assez vastes. Le Premier mai 1891, les ouvriers de Pétersbourg avaient déjà tenu une réunion secrète, où l'un d'eux avait dit : « *Nous apprendrons à nous unir nous-mêmes, camarades, nous nous unirons en un parti puissant, nous répandrons cette grande semence, du lever au coucher du soleil, dans tous les coins de notre pays.* » Vladimir Ilitch, avec les ouvriers V. [Chelgounov](#), [I. V. Babouchkine](#), Boris Zinoviev et autres, fonde plusieurs cercles. V. Chelgounov <sup>[2]</sup> et Babouchkine étaient parmi les ouvriers les plus remarquables de cette époque.

Chelgounov consacra toutes ses forces et tout son temps au mouvement ; il connaissait parfaitement tous les quartiers ouvriers de la capitale et les ouvriers pétersbourgeois le connaissaient bien. Avec l'aide d'un groupe d'ouvriers avancés, on réussit à fonder de nombreux cercles, puis, après avoir convoqué des représentants des ouvriers, on posa les fondements de l'organisation qui, en 1895, devint la « [Ligue de combat pour l'affranchissement de la classe ouvrière](#) ».

Vladimir Ilitch avait pris dès le début la part la plus active à la fondation de cette ligue. Il fallut lutter contre ceux qui ne croyaient pas au succès du mouvement ouvrier, qui ne comprenaient pas ses objectifs et qui s'efforçaient de le détourner du droit chemin. En automne 1894, on décida d'aborder la propagande dans les masses et Vladimir Ilitch, au mois de janvier 1895, écrivit une première feuille volante au sujet de la grève dans l'usine Semiannikov. Chelgounov raconte combien il était important de commenter ainsi chaque grève, chaque manifestation de mécontentement, de souligner ce que les ouvriers sentaient, d'expliquer les obstacles qu'ils rencontraient à chaque pas. Ces exemples concrets les amenaient peu à peu à comprendre les causes profondes de leur malheureuse condition.

À cette époque, Vladimir Ilitch écrivit une œuvre très sérieuse : [Qu'est-ce que les Amis du peuple et comment ils combattent les social-démocrates](#). Ce livre ne fut pas imprimé, mais seulement multiplié à la gélatine. Vladimir Ilitch y développe la théorie de Marx, qui seule ouvre la véritable voie. Il démontre que les belles paroles des écrivains populistes sur le peuple sont en réalité pernicieuses à ce peuple. Il démontre qu'il est impossible d'arrêter le développement du capitalisme, mais qu'il faut l'étudier, en découvrir les lois, trouver et organiser les forces capables de le détruire.

## Le premier voyage à l'étranger

Vers la fin d'avril 1895, Vladimir Ilitch partit pour l'étranger. Il n'y alla pas pour se reposer, mais pour

---

[2] Le camarade Chelgounov est encore en vie, mais il est devenu complètement aveugle, bien qu'il ait conservé une mémoire fidèle et toute sa vaillance révolutionnaire. (Note E.Y)

entrer en contact avec les révolutionnaires, disciples de Marx, qui vivaient alors en exil, [Georges Plékhanov](#), [Paul Axelrod](#), [Véra Zasoulitch](#) et autres. Ces camarades avaient fondé en 1883, à l'étranger, la première association marxiste révolutionnaire, le groupe de « [l'Affranchissement du Travail](#) ». Sous le nom de social-démocrates, ils publiaient des brochures révolutionnaires qu'ils faisaient passer clandestinement en Russie. Ce fut pour entrer en contact avec eux et aussi pour décider de l'action ultérieure à mener que Vladimir Ilitch se rendit en Suisse.

Les militants nommés plus haut étaient alors regardés comme de véritables révolutionnaires, et ils l'étaient réellement. Plékhanov passait pour le maître des marxistes. Ses livres et ses articles eurent une grande importance dans les débuts du mouvement ouvrier.

Vladimir Ilitch produisit sur eux tous une profonde impression. Paul Axelrod dit alors : « *Jusqu'ici, en Russie, nous n'avions pas encore trouvé un homme qui joigne à la connaissance de la théorie marxiste les qualités pratiques de l'organisateur. Maintenant cet homme existe : c'est le chef futur du mouvement ouvrier, Vladimir Ilitch Oulianov Lénine* ». Axelrod était excessivement avare de compliments et une telle appréciation eut en son temps une grande importance. Vladimir Ilitch examina avec le groupe de « [l'Affranchissement du Travail](#) » toutes les questions importantes de l'action ultérieure, organisa l'introduction des brochures et journaux révolutionnaires en Russie et, en septembre 1895, revint à Pétersbourg, où il constitua définitivement, avec d'autres camarades « *la Ligue de combat pour l'affranchissement de la classe ouvrière* ».

À cette époque, dans la capitale et dans les centres industriels commence le mouvement gréviste. Les ouvriers ne pouvaient plus supporter l'oppression des capitalistes, des fabricants et des usiniers. Les cercles accomplissaient leur œuvre, éveillaient chez les ouvriers la conscience de la nécessité de la lutte, et le combat s'engagea. Vladimir Ilitch écrivit pour diverses usines des feuilles volantes, des proclamations.

La police est sur les dents dans la capitale, elle fouille les quartiers ouvriers. Les espions recherchent les membres de « *la Ligue de combat* ». Dans la nuit du 9 décembre, la plupart des membres sont arrêtés. On perquisitionne chez Vladimir Ilitch. Il est arrêté en même temps que Chelgounov, Babouchkine, [Krijanovski](#), [Radtchenko](#), [Starkov](#) et autres et tous sont conduits en prison. Mais Vladimir Ilitch ne se laisse pas aller au découragement. En prison, il n'a qu'une seule pensée : par quelle voie marchera la Russie ouvrière et paysanne et comment l'y aider ? Pendant son emprisonnement, il entreprend un grand ouvrage, qui s'appela ensuite : [Le développement du capitalisme en Russie](#).

Ce livre ne parut que trois ans plus tard, en avril 1899. Non seulement pour les marxistes d'alors, mais pour toute notre génération d'ouvriers marxistes, ce livre a été une sorte d'évangile. Se basant sur une foule de chiffres et de faits, Vladimir Ilitch démontrait comment dans notre Russie paysanne le capital accapare peu à peu toutes les parcelles de terrain, ruine les paysans, engendre une couche de plus en plus nombreuse de paysans sans terre et sans cheval, de journaliers et de demi-journaliers, ruine et prend dans ses filets les artisans et fortifie la catégorie des riches paysans ou « *koulaks* ». Ce livre a montré à beaucoup d'entre nous qu'il n'y avait pour la classe ouvrière et pour les paysans aucune autre issue que la révolution. Naturellement l'auteur était contraint à bien des sous-entendus, bien des atténuations, mais nous savions déjà lire entre les lignes et comprendre à demi-mot. D'ailleurs chez Vladimir Ilitch les idées étaient si claires et les raisonnements si irréfutables qu'on pouvait les comprendre facilement.

Vladimir Ilitch ne perdait pas courage en prison, il continuait de travailler pour l'affranchissement de la classe ouvrière. On peut dire que par ce livre il a éclairé des centaines et des milliers de révolutionnaires, qui se sont instruits à son école. En outre, par des voies mystérieuses, il trouvait moyen d'envoyer au-dehors quelques manifestes. Ainsi une feuille volante à l'occasion du Premier mai 1896 fut écrite par Lénine dans sa prison.

Le 29 janvier 1897, l'affaire Vladimir Ilitch fut jugée. Il fut condamné à la déportation en Sibérie pour

trois ans et vers la fin de février il fut envoyé dans le village de Choucha [*Chouchenskoïé*], dans le district de Minoussinsk, province de l'Enisseï.

## En Sibérie

Vladimir Ilitch vécut là au milieu des paysans, qui l'entouraient d'un grand respect, avaient en lui une profonde confiance et venaient à chaque instant lui demander conseil. Sa fiancée, [Nadejda-Konstantinovna Kroupskaïa](#), vint le rejoindre en exil et c'est là qu'elle devint sa femme.

Déportés, exilés de la véritable vie, tous deux furent forcés de se faire là-bas une existence qui leur permît de conserver leurs forces. Ils ne se laissèrent pas aller au désespoir et ne passèrent pas leur temps à pleurer sur leur sort. Ils étaient vaillants et convaincus qu'ils auraient encore la possibilité de travailler pour l'affranchissement de la classe ouvrière. En attendant ils se livrèrent à la seule occupation possible dans la déportation : s'instruire et instruire les autres. Les paysans de l'endroit se rappellent qu'ils posaient à Vladimir Ilitch toutes sortes de questions. Il leur répondait avec plaisir, mais prudemment et leur apprenait à être maîtres de leur langue.

Aussitôt arrivé à l'endroit de sa déportation, Lénine se remit à son grand ouvrage, *Le développement du capitalisme en Russie*, qui lui prit des années de travail. En outre, il écrivit une petite brochure intitulée Les objectifs des social-démocrates de Russie. Dans cette petite brochure, Vladimir Ilitch enseignait comment il fallait organiser le mouvement socialiste dans un pays arriéré de population en majorité paysanne comme la Russie. On discutait alors beaucoup sur le point suivant : les ouvriers doivent-ils engager une lutte politique, ou bien se contenter de défendre leurs intérêts économiques, de lutter pour les salaires, la diminution de la journée de travail, l'amélioration des conditions de travail, etc. Certains reconnaissaient que les ouvriers devaient prendre part à la lutte politique, mais ils ne savaient pas allier cette lutte à la lutte économique contre la bourgeoisie, la lutte pour le socialisme et le communisme, à la lutte contre le gouvernement tsariste.

Il y avait ceux qu'on appelait les économistes. Ils déclaraient que les ouvriers ne devaient pas s'occuper de politique ; leur affaire était de réclamer quelques centimes d'augmentation et d'abandonner la lutte contre le gouvernement tsariste à la bourgeoisie libérale, aux avocats, aux ingénieurs, aux professeurs, aux docteurs. Dans cette petite brochure, Lénine posait nettement la question. Il démontrait aux ouvriers qu'ils devaient s'engager immédiatement dans la lutte politique et qu'ils n'avaient rien à attendre de la bourgeoisie. Ce qui a été accompli par la bourgeoisie en Occident, par exemple dans la grande révolution française, doit être fait en Russie par la classe ouvrière, entre autres l'abolition des survivances féodales. Il ne faut pas attendre qu'il se produise des changements politiques, qu'un gouvernement plus libéral permette d'organiser un parti ouvrier communiste indépendant ; il faut organiser ce parti immédiatement, quelles que soient les difficultés, quelle que soit l'oppression du régime autocrate. Il faut organiser ce parti de façon qu'il soit capable de mener la classe ouvrière contre le gouvernement tsariste et contre la bourgeoisie.

L'exil de Vladimir Ilitch prit fin le 21 janvier 1900. Dans l'un des voyages qu'il fit ensuite à Pétersbourg, il fut de nouveau arrêté. Il resta encore une fois trois semaines en prison.

Il comprit alors qu'on ne le laisserait jamais tranquille en Russie et qu'il valait mieux pour lui et pour son œuvre aller à l'étranger et organiser de là son travail révolutionnaire, écrire, agiter, organiser, préparer les ouvriers et diriger l'activité du parti. Le 16 juillet 1900, Vladimir Ilitch partit pour l'étranger.

## À l'étranger

Avant sa dernière arrestation et son départ pour l'étranger, Vladimir Ilitch avait parcouru les villes les plus importantes et partout où cela avait été possible jeté les bases de l'organisation future du parti ouvrier. Il organisait des groupes de camarades et convenait avec eux d'adresses et de rendez-vous <sup>[3]</sup>. De cette façon, en partant, il gardait la possibilité de correspondre avec beaucoup de camarades, d'exercer son influence sur eux et de leur donner des indications.

Aussitôt arrivé à l'étranger, il publia immédiatement le journal *Iskra* (*l'Étincelle*), dont il était un des rédacteurs. Au moyen de ce journal, qui franchissait clandestinement la frontière, il commença à rallier les forces révolutionnaires, les militants révolutionnaires, à les grouper et à les orienter vers un but unique. On courait un grand danger à introduire en Russie l'*Iskra* et les autres publications imprimées à l'étranger. Il fallait les faire passer en contrebande non sans risque, ou bien encore tromper les gendarmes par différents moyens, soit en s'entourant de ces journaux sous ses habits, soit en les dissimulant dans des valises à double fond. Il fallait trouver des hommes qui ne craignent ni la prison, ni la déportation ou même les travaux forcés, au cas où ils seraient surpris avec de tels bagages.

Pendant il se trouvait de ces hommes dévoués prêts à tous les sacrifices pour faire parvenir l'*Iskra* dans les centres ouvriers. Lorsqu'on se rappelle maintenant l'importance que ce journal avait pour nous, on pénètre la profonde justesse de ces paroles qui lui servaient d'exergue : « *De l'étincelle jaillira la flamme.* » En effet cette petite étincelle a allumé les grands brasiers de la Révolution, qui en fin de compte a consumé la noblesse, le pouvoir capitaliste et le trône tsariste. Tout l'ancien régime a été balayé et comme dévoré par le feu.

À cette époque, chaque organisation, chaque petit groupe de telle ou telle ville travaillait, comme on dit, sans gouvernail et sans boussole, sans direction générale. Or là où il n'y a pas de direction unique, il n'y a pas de parti. Le parti ouvrier se forme seulement lorsque les éléments avancés de la classe ouvrière s'unissent pour la lutte commune, lorsqu'ils ont une direction et un programme uniques, toutes choses qui n'existaient pas encore alors. Il fallait préparer ce parti, expliquer à tous comment l'organiser, et dissiper les idées fausses au sujet des objectifs de la classe ouvrière.

## Pourquoi s'est formé le parti bolchevique

Le parti bolchevique s'est formé en 1903. Nous avons commencé à nous appeler bolchéviks après le IIe Congrès du parti, c'est-à-dire après 1903. Ce congrès se réunit à l'étranger. La majorité se prononça en faveur de Lénine, mais seulement par quelques voix de plus que pour Martov et Plékhanov. De là les appellations de bolchéviks et de mencheviques. Ces discussions paraissaient alors insignifiantes à beaucoup de camarades.

Beaucoup même ne comprenaient pas pourquoi on discutait. N'est-il pas indifférent en effet qu'on dise dans le premier paragraphe des Statuts qu'on regarde comme membres du parti « *ceux qui professent son programme, lui fournissent des ressources matérielles et lui apportent un concours personnel régulier sous la direction de l'une des organisations* », comme le proposait [Martov](#) et comme ce fut accepté par le congrès, ou bien, selon la proposition de Lénine, « *tous ceux qui professent son*

[3] Par « rendez-vous », on entendait des adresses convenues où on pouvait rencontrer un camarade, sans craindre la police, et par lui d'autres membres de l'organisation. En général ces locaux sûrs étaient l'appartement d'un camarade, parfois de famille bourgeoise, bien vu de la police, ayant une réputation politique intacte, mais en même temps connaissant les membres de l'organisation. En général il y avait un mot de passe, c'est-à-dire que l'arrivant prononçait une parole convenue à l'avance, prouvant qu'il n'était pas un traître, mais un frère. On disait quelquefois tout simplement : « Je viens de la part de tel ou tel » ; quelquefois c'était une phrase de ce genre : « Quand viendra le véritable jour. » Celui auquel on s'adressait devait répondre également par un signe convenu, afin que l'arrivant puisse se convaincre qu'il ne s'était pas trompé. Naturellement, quand la police connaissait ce lieu de rencontre elle avait ainsi un moyen très commode pour prendre dans ses filets tous ceux qui se présentaient. (Note E.Y)

*programme, le soutiennent par leurs cotisations et participent personnellement à l'une de ses organisations* ». C'était là, semblait-il, des bagatelles.

Mais en réalité les bolchéviks et Vladimir Ilitch voulaient un choix sévère, pour que le parti ne soit pas envahi par toutes sortes de gens encore hésitants. De leur côté, les mencheviques disaient : « Que ferons-nous des professeurs, des lycéens ; peut-on exiger d'eux qu'ils travaillent personnellement dans les organisations ? » Nous leur répondions : « Nous nous passerons de professeurs et de lycéens, pourvu qu'il y ait davantage d'ouvriers qui entrent dans notre parti et y travaillent comme des membres. »

## **Ilitch organise le parti bolchevique**

Sur ces entrefaites, en Russie, le mouvement révolutionnaire se développait. De grandes grèves commencèrent en 1902-1903, ainsi que des émeutes paysannes. Notre but était, ainsi que nous l'avait enseigné Vladimir Ilitch, que la classe ouvrière elle-même entre dans l'arène, manifeste dans la rue, présente au gouvernement ses revendications, participe aux grèves et n'exige pas seulement des capitalistes des augmentations de salaires, mais aussi, du gouvernement, des réformes politiques. Notre but était de préparer la classe ouvrière à l'insurrection, de développer notre propagande non pas seulement parmi les ouvriers, mais aussi parmi les soldats, de former nos organisations militaires révolutionnaires et de faire également de l'agitation révolutionnaire parmi les paysans et surtout les paysans pauvres.

Quand les membres des municipalités et autres gens instruits commencèrent à envoyer des adresses de réclamations au gouvernement tsariste, les mencheviques en conçurent une grande joie et dirent : « Voilà des alliés pour la classe ouvrière. La classe ouvrière doit agir de façon à ne pas effaroucher la bourgeoisie. »

Voilà la haute sagesse dont Vladimir Ilitch se moqua amèrement ; la classe ouvrière a sa voix à elle, elle doit être résolue, mettre à découvert les mensonges et les tromperies de messieurs les membres libéraux des municipalités, des cadets (démocrates constitutionnels) et autres. La classe ouvrière n'a pas à craindre d'effaroucher la bourgeoisie. Elle n'a qu'une chose à craindre, c'est d'effaroucher les paysans.

Il y avait donc là deux voies différentes en perspective. Il y a plus de vingt ans, Vladimir Ilitch préconisait déjà l'alliance des ouvriers et des paysans. Quel est le rôle du prolétariat dans cette alliance ? Lénine et ses élèves bolchéviks enseignaient que le prolétariat est le guide. Il entraîne à la lutte décisive les paysans et autres éléments hésitants. Il oriente ce mouvement nettement contre le gouvernement, tsariste. Dans la prochaine révolution, il se met à la tête des paysans révolutionnaires, il opère en union avec les plus déshérités des campagnes, et le pouvoir formé dans l'hypothèse de la victoire de la révolution sera le pouvoir (la dictature) du prolétariat et des paysans révolutionnaires.

Voilà ce que Vladimir Ilitch disait nettement et clairement dans une brochure écrite en 1903 : *Pour les paysans pauvres*.

Ce n'est donc pas au moment de la révolution, en février ou en octobre, que Vladimir Ilitch se mit à préconiser l'alliance des ouvriers et des paysans, il l'avait déjà conseillée, forgée et affermie vingt ans plus tôt. Bien plus, dès 1905-06, il posa la question du gouvernement ouvrier et paysan. En 1906, le congrès de notre parti tenu en Suède, à Stockholm, examina le programme agraire : Vladimir Ilitch démontra que nous devons réclamer la nationalisation de la terre, précisément le régime établi maintenant.

Plékhanov, [P. Maslov](#) et autres s'élevèrent contre cette doctrine : « Comment pourrions-nous donner



la terre à l'État ? disaient-ils. Et si les grands propriétaires reviennent ? »

Vladimir Ilitch leur répondait : « *Il faut que chaque paysan comprenne qu'en enlevant la terre aux grands propriétaires, il doit en même temps réorganiser l'État tout entier, de la base au sommet, de façon que le grand propriétaire ne puisse pas revenir, de façon que tout le pouvoir, du haut jusqu'en bas, soit démocratique.* »

## La première révolution

À cette époque, le gouvernement russe se lançait dans la guerre avec le Japon. Dès le début, Vladimir Ilitch se déclara contre cette guerre. Il avait prévu qu'il en sortirait un grand mouvement populaire, et qu'elle ne passerait pas sans orage. En effet, aussitôt après la perte de notre flotte près de Tsou-Shima et la reddition de Port-Arthur, après le massacre de 100.000 soldats sous Moukden et sur d'autres champs de bataille de Mandchourie, des mutineries éclatèrent dans la troupe.

Déjà, le 9 janvier 1905, les ouvriers, à bout de patience devant l'oppression des capitalistes et les calamités de cette guerre inutile, avaient résolu d'aller trouver le tsar.

Ce n'était pas une manifestation révolutionnaire. Ayant encore foi dans le tsar, les ouvriers marchaient en procession avec la croix, les bannières, les images saintes et les portraits du tsar, dans un ordre parfait. Ils ne chantaient pas *l'Internationale* ni aucun autre chant révolutionnaire, mais le cantique : *Sauve ton peuple, Seigneur*. Ils allaient, pleins de confiance dans le tsar et le tsar les fit mitrailler. Plus d'un millier d'innocents périrent dans les rues de la capitale. Alors toute la Russie ouvrière se leva et lorsque la nouvelle arriva dans les villages, dans l'armée et dans la flotte, ce fut une fermentation générale. Les émeutes paysannes commencèrent, les châteaux furent incendiés, le « coq rouge » commença à parcourir les propriétés des seigneurs. Dans l'été de 1905, la flotte de la Mer Noire, le cuirassé *Potemkine* en tête <sup>[4]</sup>, se révolta.

Mais le joug du tsar et du capitalisme ne fut pas brisé, car il n'y avait pas encore de parti capable d'assumer la direction et d'orienter le mouvement sur une voie unique. Dans l'automne 1905, le mouvement ouvrier commença cependant à s'élargir, de sorte qu'en octobre éclata la grève générale. Tout s'arrêta : fabriques, usines, chemins de fer, poste et télégraphe. Comme le disait une chanson contemporaine, « *le tsar s'effraya, publia un manifeste : Aux morts : la liberté ; aux vivants : la prison* ».

Le 17 octobre 1905, paraissait le manifeste promettant une constitution et le lendemain le sang des ouvriers coulait déjà dans les rues.

Lorsque la nouvelle parvint à Vladimir Ilitch, il résolut de se rendre en Russie sans tarder, quoique cela fût très dangereux. Il s'établit tout près de la capitale, dans les environs de la frontière finlandaise, à Kouokala. De là il faisait de fréquentes visites dans la capitale pour diriger le mouvement. Mais naturellement il ne pouvait pas se montrer sans courir les plus grands périls. Je me rappelle cependant très bien qu'il assista et parla à de nombreuses réunions. Ce qui était le plus important, c'est qu'on pouvait facilement aller en Finlande, à Térioki ou ailleurs pour se rencontrer et se réunir ou même voir Vladimir Ilitch. Il y eut ainsi beaucoup de rendez-vous où Vladimir Ilitch nous indiquait la voie à suivre.

---

[4] Le *Potemkine* était un cuirassé de la marine impériale russe à bord duquel éclata une mutinerie le 27 juin 1905, qui devint l'un des symboles de la Révolution russe. Indignés par leurs conditions d'existence précaires et les privilèges de classe et l'arrogance de la caste des officiers, et encouragés par les événements révolutionnaires qui secouaient le pays, les mutins prirent possession du navire et rejoignirent Odessa, où une grève générale était en cours. Mais l'unité entre les ouvriers et les marins ne put s'établir et toute la flotte tsariste de la mer Noire fut lancée contre le cuirassé, qui gagna la haute mer. Le 8 juillet, après avoir épuisé les provisions et le charbon, les marins du *Potemkine* furent contraints de gagner le port de Costanza et de se rendre aux autorités roumaines.

Vers la fin de 1905, devait avoir lieu le congrès du parti. Toutefois il ne se tint pas. Aussitôt à Tammerfors, dans le nord de la Finlande, nous reçûmes la nouvelle de l'insurrection de Moscou et nous nous séparâmes immédiatement pour y prendre part et organiser des insurrections semblables dans les autres villes. L'insurrection de Moscou fut écrasée et noyée dans le sang.

D'autres insurrections, à Kharkov, à Krasnoïarsk et ailleurs, furent également réprimées. L'ennemi célébrait sa victoire.

Alors commença un lâche reniement. Plékhanov, dans son *Journal d'un social-démocrate*, écrit : « *Il ne fallait pas prendre les armes, il ne fallait pas organiser la révolte.* » Vladimir Ilitch, avec toute l'ardeur qui le caractérise, s'attaque à ces blasphémateurs de la révolution : « *Rien de plus étroit, écrit-il, que cette idée de Plékhanov, répétée partout, qu'il ne fallait pas commencer une grève inopportune, qu'il ne fallait pas prendre les armes. Au contraire, il fallait les prendre plus résolument, plus énergiquement et plus agressivement. Il fallait expliquer au peuple l'inutilité d'une grève purement pacifique et la nécessité d'une lutte armée indomptable et impitoyable. Maintenant, nous devons proclamer l'insuffisance des grèves politiques. Nous devons agiter en faveur de l'insurrection... Cacher la nécessité d'une guerre sanglante, désespérée et destructive, comme, objectif immédiat de la prochaine révolution, serait se tromper soi-même et tromper le peuple.* »

En décembre 1905 nous avons été écrasés. L'ennemi était dans l'allégresse. Beaucoup des nôtres se laissaient aller au découragement, mais Vladimir Ilitch, de son regard perçant, avait vu que nous aurions encore à prendre les armes et qu'il fallait se préparer à cette seconde insurrection. Il ne suffisait pas de reconnaître ses fautes, il fallait comprendre en quoi elles consistaient. La plus grave était que nous n'avions pas pris une offensive hardie et désespérée, résolue et irrévocable : « *Décembre a confirmé pratiquement cet axiome profond de Marx que l'insurrection est un art, dont la règle principale est l'offensive hardie, irrévocable et résolue. Nous nous sommes mal assimilés cette vérité. Nous avons trop peu appris nous-mêmes et trop peu enseigné au peuple cet art, cette règle de l'offensive à tout prix. Redoublons donc d'énergie pour regagner le temps perdu. Il ne suffit pas d'organiser des groupements sur des mots d'ordre politiques, il faut encore se grouper par rapport à l'insurrection. Celui qui est contre cette insurrection, qui ne s'y prépare pas, doit être impitoyablement exclu du nombre des révolutionnaires et rejeté dans les rangs ennemis, parmi les traîtres ou les poltrons, car le jour arrive où la force des événements, où les nécessités de la lutte nous forceront à compter nos ennemis et nos amis d'après ce critérium.* »

Vladimir Ilitch estimait que nous n'avions essuyé qu'une défaite provisoire ; une nouvelle lutte éclaterait bientôt, il conviait à s'y préparer résolument. Il rédigea lui-même des instructions aux centurions, il écrivit sur la nécessité de préparer l'insurrection, il nous aida à éditer un journal, il défendit notre tactique combative contre les mencheviques au Congrès de Stockholm en 1906, au Congrès de 1907 à Londres et plus tard. Il écrivait en 1906 :

« *Nous ne devons pas oublier que le grand duel approche. Ce sera l'insurrection armée. Elle doit être générale. Le peuple doit savoir qu'il marche à une lutte armée, sanglante et désespérée. Le mépris de la mort doit se répandre dans son sein et assurer la victoire. L'offensive doit être menée avec une énergie indomptable ; l'attaque et non pas la défense doit être le mot d'ordre. La destruction impitoyable de l'ennemi doit être le but. L'organisation doit être souple et mobile ; les éléments hésitants doivent être entraînés à la lutte. Le parti du prolétariat conscient fera son devoir dans ce grand duel.* »

Lorsqu'il fut clair qu'on ne devait pas compter sur une nouvelle offensive immédiate, Vladimir Ilitch conseilla d'entrer à la Douma <sup>[5]</sup> pour de là, de cette Douma, que beaucoup traitaient de porcherie,

[5] Douma d'État, institution représentative dans la Russie tsariste convoquée à la suite de la révolution de 1905-1907. En principe assemblée législative, elle n'avait aucun pouvoir réel. Ses membres n'étaient pas élus au suffrage universel, mais selon un mode de scrutin inégal et indirect. Les droits électoraux des classes laborieuses et des minorités nationales étaient très restreints. La 1<sup>re</sup> Douma (avril-juillet 1906) et la 2<sup>e</sup> (février-juin 1907) furent dissoutes par le gouvernement tsariste. A la 3<sup>e</sup> Douma (1907-1912) et 4<sup>e</sup> (1912-1917) prédominaient les députés d'extrême droite, partisans de l'autocratie tsariste. La minorité social-démocrate de la 4<sup>e</sup> Douma était composée par 6 bolcheviques : A. Badaïev, M. Mouranov, G. Petrovski, F.

engager la campagne révolutionnaire, convier du haut de la tribune du Palais de Tauride les ouvriers, les paysans et les soldats au combat. Il ne fallait pas aller à la Douma pour faire des lois, parce que les ouvriers n'avaient pas la puissance de faire adopter celles qui étaient nécessaires aux ouvriers et aux paysans, mais pour dévoiler les mensonges dont on leurrait le peuple. Dans cette même Douma, siégeaient des marchands, de grands propriétaires, des professeurs, des avocats, des popes et de riches paysans. Les députés ouvriers n'étaient qu'une poignée. Vladimir Ilitch leur montra comment il fallait mener la lutte révolutionnaire : « *Pourquoi, disait-il, prononcer des discours parlementaires dans le genre de ceux que tiennent les Messieurs. Parlez tout simplement en paysans et en ouvriers, parlez des besoins de la classe ouvrière, de la situation des paysans, de leurs souffrances, des injustices des grands propriétaires et des capitalistes : promettez-leur que nous les pendrons à la lanterne lorsque nous nous emparerons du pouvoir et qu'ils profitent de leurs dernières années. Alors les paysans et les ouvriers vous écouteront, seront attentifs à vos paroles et, bien qu'une petite poignée, vous réussirez à les entraîner au combat et à les rallier.* »

Quelques-uns de nos députés firent beaucoup à la Douma. En 1905, on alla même jusqu'à former à Pétrograd, Moscou et dans d'autres villes, des « Soviets de députés ouvriers » et même dans certains endroits des « Soviets de députés ouvriers et soldats » (à Krasnoiarsk et à Tchita). Vladimir Ilitch y voyait la forme d'union révolutionnaire, que nous avons légalisée en 1917. Il assistait secrètement aux réunions du Soviet et peut-être germa alors dans sa tête le plan de la constitution du futur État soviétiste.

Lorsque le mouvement révolutionnaire commença à décroître, que l'organisation fut détruite en grande partie et que le grand silence de [Stolypine](#) régna parmi les gibets. Vladimir Ilitch résolut, la mort dans l'âme, sur le conseil et la prière instante des militants du parti, de partir une seconde fois à l'étranger pour éviter de tomber entre les mains de la police. Il fallait de nouveau se regrouper pour une nouvelle lutte.

## Deuxième exil

Ce deuxième exil fut un peu plus court, mais aussi plus pénible, que le premier. Des milliers d'ouvriers étaient en prison, des centaines étaient exécutés. Des centaines de camarades, parmi les meilleurs, traînaient leurs fers dans les travaux forcés, des milliers étaient déportés dans les régions les plus éloignées. Il se trouva beaucoup de traîtres qui aidaient à découvrir nos organisations secrètes. Les plus fermes et les plus hardis restaient malgré tout dans le parti, continuaient de militer, en se cachant davantage pour saper les fondements du vieux monde. Ceux qui étaient plus habiles et plus hardis se sauvèrent des prisons et de la déportation et revinrent travailler, souvent au péril de leur vie.

D'un autre côté, on s'attachait à détruire le parti. Les mencheviques préconisaient lâchement la liquidation générale : « Il faut, disaient-ils, abandonner toute action clandestine, le parti illégal est mort, il ne reste plus qu'à l'enterrer. Il faut travailler au grand jour, dans les limites permises par le gouvernement. Il faut renoncer à tout ce qui peut entraver la propagande légale. »

Vladimir Ilitch soutint de violents combats contre ces « liquidateurs ». Depuis longtemps, *l'Iskra* n'existait plus. En 1904, il avait publié le [Vpered](#) (*En avant !*), plus tard le [Prolétaire](#), le [Social-démocrate](#), en 1905, la [Nouvelle vie](#), ensuite [la Vague](#), et autres. A Moscou, paraissait le *Svetoch* (*la Torche*). Maintenant Lénine voulait publier un nouveau journal pour rallier les ouvriers ; ce n'est que plus tard qu'il put réaliser cette idée, en attendant il fallait rassembler les forces dispersées.

Pendant son séjour à l'étranger, Vladimir Ilitch organise donc [une école marxiste](#) pour préparer les ouvriers à diriger les comités du parti. Les trois quarts des intellectuels, à cette époque, nous avaient

---

Samoïlov, N. Shagov et R. Malinovski (qui était un agent provocateur) et par 7 mencheviques.

désertés et s'étaient enfuis épouvantés. Pendant le triomphe de la révolution, ils étaient avec nous ; lorsque les jours pénibles arrivèrent, ils se dispersèrent. Lénine rassembla donc vingt ou trente ouvriers avancés, expérimentés dans le mouvement, et les arma des doctrines marxistes. Beaucoup de ces disciples furent, à leur retour en Russie, jetés en prison, ou déportés, mais l'école et les peines de Vladimir Ilitch ne restèrent pas inutiles.

## Nouvel essor

Dès 1910, on sentit déjà la fin prochaine de la crise. On voyait des signes d'animation parmi les ouvriers. Dès que Vladimir Ilitch s'en aperçut, il se rapprocha de la frontière, s'installa en Galicie, à Cracovie, pour diriger de là plus facilement la lutte ouvrière imminente. Là venaient le trouver les députés à la Douma, pour lui demander des instructions. Les camarades venaient lui demander des directives et des conseils. On forma le plan d'un journal publié non pas à l'étranger, mais en Russie même.

Ce plan ne fut réalisé qu'en 1911. Le journal *Zvezda* (*l'Étoile*) commença à paraître à Pétersbourg. Au commencement de 1912, Vladimir Ilitch convoqua à Prague une Conférence pan-russe des bolchéviks. Cette Conférence eut une importance considérable : après une longue période de confusion, de débandade et d'absence de direction, les bolchéviks se réunissaient de nouveau, décidaient des questions à l'ordre du jour, se traçaient un plan de travail et de lutte. L'objectif principal pour Vladimir Ilitch était le groupement compact des ouvriers d'avant-garde et l'agitation dans la masse. Il ne conseillait pas, pour augmenter le parti, d'y admettre des éléments hétérogènes, liquidateurs, mencheviques et autres.

Il avait déjà à cette époque ses idées sur ce point : « Plutôt la qualité que la quantité. » En 1912, commença à paraître le journal *Pravda* (*la Vérité*). Dès son apparition, il fut l'objet des poursuites du gouvernement. Mais il était le journal de la classe ouvrière, qui le soutenait de toutes façons, par des collectes dans les cercles, dans les fabriques et dans les usines, par des cotisations, en envoyant des correspondances sur la vie ouvrière, en le répandant partout.

Aujourd'hui, le gouvernement interdit la Pravda, demain paraît la *Voie de la vérité*. Cette dernière interdite, c'est la *Voix de la vérité*. Viennent ensuite la *Vérité du Travail*, la *Vérité du Nord*, etc. Les ouvriers se réunissaient de plus en plus autour du journal et presque dans chaque numéro paraissaient des articles de Vladimir Ilitch, qui, se trouvant tout près de la frontière, recevait le journal, le suivait attentivement, le dirigeait, donnait à chaque instant des indications, se réjouissait comme un enfant des abonnés ouvriers, des collectes faites dans les usines, des voix ouvrières recueillies dans le syndicat des métaux ou dans les caisses d'Assurances. C'était comme un chef d'armée ralliant ses forces et comptant chaque soldat prêt à combattre le capital.

En outre Vladimir Ilitch écrivit beaucoup à cette époque dans la revue *Prosviechtenie* (*l'Instruction*), que nous éditions pour les ouvriers d'avant-garde. Nous publions encore une autre revue *Les questions d'assurance*. Vladimir Ilitch dirigeait tout ce travail énorme. On sentait monter de plus en plus le mouvement ouvrier. Les ouvriers avancés voyaient dans Ilitch le véritable chef, auquel on peut confier la direction du mouvement. Lorsque les bolchéviks remportèrent la victoire dans le syndicat des métaux, où nous avions pour adversaires les socialistes-révolutionnaires, les mencheviques et autres, les ouvriers envoyèrent immédiatement un télégramme de félicitations au chef, Ilitch.

On comprendra sa joie et combien il se sentait récompensé de ses efforts. Après la fusillade des grévistes des mines d'or de la Léna, le 4 avril 1912 <sup>[6]</sup>, le mouvement ouvrier prit un caractère politique

---

[6] En avril 1912, les mineurs des mines d'or de Bodaïbo (sur les bords du fleuve Léna, en Sibérie), qui protestaient contre leurs conditions de travail, furent brutalement réprimés : l'intervention de la police et de l'armée fit plus de 150 morts et 250 blessés parmi les grévistes. Ce massacre provoqua une vague d'indignation et de grèves ouvrières.

et violent. Le massacre sur les bords d'un lointain fleuve sibérien de centaines d'ouvriers innocents excita l'énergie révolutionnaire.

En 1914, peu de temps avant la guerre, le mouvement gréviste envahit des régions entières ; dans certaines localités, on en vint aux collisions armées et aux barricades. Sur ces entrefaites, éclata la guerre de 1914.

Une page s'ouvrit dans l'histoire. Au milieu des sanglots et des détonations, parmi les débris et les ruines et les tranchées ensanglantées, se leva le soleil du communisme et resplendit l'aurore de l'Internationale Communiste.

## La guerre de 1914-1918

La nouvelle de la déclaration de la guerre toucha Vladimir Ilitch dans un petit village de Galicie où il vivait alors. Il avait prévu depuis longtemps cette guerre. Lorsque, en 1907, le Congrès de la II e Internationale se réunit à Stuttgart (nous faisons alors partie de cette Internationale, tout en estimant que sur beaucoup de points elle s'écartait de la véritable voie révolutionnaire), Vladimir Ilitch, avec Rosa Luxembourg et quelques autres camarades formant comme une fraction de gauche, proposèrent à la motion sur la guerre future un amendement conçu en ces termes :

*« 1° Le militarisme (c'est-à-dire l'organisation des forces armées dans les États bourgeois) est l'arme principale de l'oppression sociale ;*

*« 2° Il faut faire de la propagande parmi la jeunesse ;*

*« 3° Il ne faut pas seulement combattre les dangers de guerre ou rechercher la fin la plus rapide de la guerre une fois commencée, mais encore utiliser la crise ou verte par la guerre pour hâter la chute de la bourgeoisie. »*

Plus tard, la menace de guerre planant sur l'Europe à l'occasion du partage et du pillage des Balkans, les socialistes de la IIe Internationale promirent encore de lutter contre la guerre.

Vladimir Ilitch savait la différence qu'il y avait entre les paroles et les actes de beaucoup de socialistes. Il conservait cependant trop bonne opinion d'eux. [Zinoviev](#) raconte l'épisode suivant : *« Je me rappelle avoir fait alors un pari avec lui. Je lui disais : « Vous verrez que Messieurs les social-démocrates allemands n'oseront pas voter contre la « guerre et qu'ils s'abstiendront au moment du vote des « crédits. » Lénine répondit : « Non, ils ne sont pas lâches à ce point. Naturellement, ils ne lutteront pas contre la guerre, mais, pour avoir la conscience nette, ils voteront contre, dans la crainte que la classe ouvrière ne soit contre eux. »*

Ils se trompaient tous les deux, et d'ailleurs presque tous se trompaient à cette époque. Les social-démocrates allemands poussèrent la servilité à l'égard du gouvernement de l'empereur Guillaume au point de voter les crédits de guerre.

Vladimir Ilitch comprit alors que c'en était fait de la IIe Internationale, qu'il fallait rallier ses forces pour créer une IIIe Internationale, un nouveau groupement ouvrier capable de combattre la guerre et de remplir son devoir socialiste devant toute la classe ouvrière. En novembre 1914, Vladimir Ilitch écrivait (dans l'article intitulé *« L'Internationale socialiste et son rôle »*) : *« La IIe Internationale a rempli sa mission en travaillant à l'organisation préalable des masses prolétariennes pendant la longue époque « de paix » caractérisée par l'esclavage capitaliste redoublé et le développement capitaliste accéléré du dernier tiers du XIXe siècle et du commencement du XXe. La IIIe Internationale aura à organiser les forces du prolétariat pour donner l'assaut révolutionnaire aux gouvernements capitalistes, pour mener la guerre civile contre la bourgeoisie de tous les pays, pour conquérir le pouvoir politique et faire triompher le socialisme. »*

Nous voyons tous maintenant que la IIe Internationale est morte en tant qu'internationale socialiste. Elle n'est plus qu'une succursale du fascisme, masquée par la phraséologie et le pavillon socialistes. Sous ce déguisement, elle détourne les masses de la révolution prolétarienne, elle sauve la bourgeoisie, comme elle l'a déjà fait pendant la guerre. Mais à l'époque les paroles de Lénine soulevèrent une grande indignation parmi les socialistes. Des millions d'ouvriers croyaient encore à la IIe Internationale, Lénine déclara la guerre à la guerre. Beaucoup voyaient en lui un original, un rêveur, un fanatique, presque un fou, ne comprenant pas ce qui se passe. Nous savons maintenant que Lénine avait raison. Il écrivait alors, en novembre 1914 :

*« La guerre n'est pas un hasard, un péché, comme le pensent les prêtres chrétiens, mais une phase inévitable du capitalisme, une forme de la vie capitaliste aussi normale que la paix. Le refus du service militaire, la grève contre la guerre et autres choses du même genre ne sont que des sottises naïves, des rêves impuissants et peureux de lutte désarmée contre la bourgeoisie armée, des espoirs fous de renverser le capitalisme sans une guerre civile acharnée ou sans une série de guerres. La propagande de la lutte de classes reste pendant la guerre le devoir du socialiste ; l'agitation pour la transformation de la guerre nationale en guerre civile est le devoir unique des socialistes au moment de la conflagration impérialiste des bourgeoisies de toutes nations. À bas les sots soupirs de la sentimentalité bigote sur la paix à tout prix ! Brandissons l'étendard de la guerre civile ! L'étendard prolétarien de la guerre civile, aujourd'hui ou demain, pendant la guerre actuelle ou après, pendant cette guerre ou pendant la guerre prochaine, ralliera non seulement des centaines ou des milliers d'ouvriers confiants, mais aussi des millions de demi-prolétaires et de petits-bourgeois égarés à l'heure actuelle par le chauvinisme et que les grimaces de la guerre effrayeront et assommeront, mais aussi éclaireront, éduqueront, éveilleront, organiseront, tremperont et prépareront à la guerre contre la bourgeoisie de leur propre pays et des pays étrangers. »*

Seul Lénine posa la question aussi nettement. On vit bientôt s'élever contre la guerre des hommes comme le menchevique Martov et le socialiste-révolutionnaire [Tchernov](#) : mais, incapables de mener une lutte sérieuse, ils s'embrouillaient, s'égarèrent et égaraient les autres.

D'abord à Zimmerwald et ensuite à Kienthal <sup>[7]</sup>, se réunirent deux conférences socialistes contre la guerre. La majorité combattit violemment Lénine. Ce dernier se vit obligé de traiter des hommes comme Martov d'agents de la bourgeoisie. On ne voulait pas entendre parler de la guerre civile. Zinoviev raconte :

*« Je me rappelle la discussion de Lénine avec [Ledebour](#) à Zimmerwald. « Il vous est facile, à vous, vivant « à l'étranger, disait Ledebour, de lancer des appels à la guerre civile. Je voudrais bien voir ce que vous « feriez si vous étiez en Russie. » Lénine se borna à lui répondre : « Lorsque Marx écrivait le Manifeste communiste, il était aussi à l'étranger. Il n'y eut que des petits bourgeois obtus pour lui en faire le reproche. Si je vis maintenant à l'étranger, c'est que les ouvriers russes m'y ont envoyé. Mais quand l'heure viendra, nous saurons nous rendre, à nos postes. »*

Lénine a tenu parole. Il est toujours resté à son poste de combat. Il est mort à son poste de combat. Les mêmes hommes qui autrefois le combattaient, comme les socialistes italiens [Serrati](#) et autres, vont maintenant en prison pour avoir défendu ses idées, car ces idées ont conquis l'approbation générale et sont devenues celles de millions d'ouvriers, sont devenues la base, le programme, la directive stratégique de la classe ouvrière du monde entier, de la IIIe Internationale Communiste.

La voix de Lénine, comme celle de [Karl Liebknecht](#), après avoir retenti isolée, a sonné comme le tocsin pour tous ceux qui ont été opprimés par la guerre impérialiste, par le pouvoir du capital, par le

---

[7] Zimmerwald et Kienthal sont les noms des villages suisses où eurent lieu des conférences socialistes internationales contre la guerre, respectivement les 5-8 septembre 1915 et les 24-25 avril 1916. L'objectif de ces conférences était de regrouper les courants socialistes internationalistes et pacifistes européens à la suite du naufrage de la IIe Internationale au début de la Première guerre mondiale, majoritairement dominée par les courants « social-patriotes ». Lénine anima l'« aile gauche » de l'Union Zimmerwald, dont les membres formeront pour la plupart les cadres de la future IIIe Internationale.

maudit esclavage capitaliste. Mais seule la victoire de la révolution prolétarienne en Russie permit de créer la IIIe Internationale, l'Internationale Communiste. Dans la période précédente, le problème consistait à rallier, parmi les débris de la IIe Internationale, au cri de : « Guerre à la guerre ! », tous les éléments honnêtes, hardis et dévoués à la révolution prolétarienne.

Lénine fut traité de défaitiste. Il estimait qu'on ne devait pas se laisser arrêter par le danger de la défaite de l'armée tsariste, si l'intérêt de la révolution prolétarienne l'exigeait. Lorsque Lénine disait : « L'armée tsariste doit tourner ses armes contre les fauteurs de la guerre, les capitalistes et les grands propriétaires, contre le gouvernement tsariste », on le traitait de vendu et de traître. On disait : « Mais alors les Allemands nous écraseront et nous perdrons la guerre. » Lénine répondait : « *Cela vaut mieux que de lutter jusqu'à la victoire finale pour les capitalistes et les grands propriétaires.* »

Lénine vit ses paroles d'abord isolées acceptées ensuite par des milliers et des millions d'hommes. Elles pénétrèrent dans les tranchées, dans les casernes, dans les villes et les villages, éveillant, agitant, inquiétant, soulevant l'indignation et les calomnies des uns, affermissant la volonté révolutionnaire des autres et ralliant les forces contre la guerre. Lénine écrivait des manifestes et des articles, convoquait des conférences, faisait de la propagande, groupait les véritables internationalistes, c'est-à-dire les véritables partisans de l'union internationale. Zinoviev raconte comment vivait Lénine à cette époque :

*« Son rôle revêtit une importance extraordinaire dès le commencement de la guerre. Il fut le premier qui commença à réunir des cercles d'internationalistes. Il fallait le voir consacrer son énergie inépuisable à cette œuvre dans la petite Suisse. Il vécut d'abord à Berne, puis à Zurich. Le parti social-démocrate suisse était profondément contaminé par les théories de défense de la patrie et seul un petit groupe d'ouvriers vint à nous. Lénine dépensait beaucoup de force et de temps simplement pour organiser de dix à vingt jeunes ouvriers de Zurich. »*

*« J'habitais alors une autre ville, mais je me rappelle bien comment Lénine s'enthousiasmait pour ce travail, de si peu d'envergure. Il nous écrivait des lettres, nous excitait à travailler parmi les Suisses, et exultait comme un enfant lorsqu'il pouvait annoncer qu'il avait réussi à faire adhérer sept jeunes prolétaires à l'organisation social-démocrate de gauche et que peut-être il pourrait encore en amener un huitième. »*

*« Le gouvernement suisse était prêt à exiler Lénine, suspect politiquement. Le socialiste suisse, [Moor](#), nous a raconté que ce gouvernement a maintenant déposé dans un musée, comme document historique, l'engagement qu'il nous avait fait signer de nous conduire pacifiquement. Je ne serais pas étonné si les petits bourgeois suisses, qui montrent, pour un franc, leurs lacs et leurs sites alpestres, se mettaient à exiger cinq francs pour exhiber la signature authentique de Lénine. »*

*« De 1915 à 1917, Lénine mena en Suisse un genre de vie tout à fait particulier. La guerre et la banqueroute de l'Internationale l'avaient beaucoup affecté. Beaucoup de camarades qui l'avaient connu autrefois s'étonnaient du changement produit en lui. Il n'avait jamais été indulgent pour la bourgeoisie, mais dès le commencement de la guerre, on remarqua chez lui une haine concentrée, repliée sur elle-même, aigüe comme un poignard. Il semblait même que son visage eût changé. »*

*« À Zurich, Lénine vivait dans le quartier le plus pauvre, chez un cordonnier, presque sous le toit. Il faisait pour ainsi dire la chasse à chaque prolétaire, pour le saisir et lui inculquer que la guerre actuelle, c'est la guerre impérialiste, que l'honneur du prolétariat exige qu'on fasse une guerre à mort contre cette guerre et qu'on ne doit pas poser les armes avant que la classe ouvrière insurgée ait anéanti les brigands impérialistes. »*

Voilà dans quel milieu la nouvelle de la révolution de février surprit celui qui travaillait depuis plus de vingt ans pour la révolution, la préparait, la prêchait, l'organisait, avait prédit son avènement et l'attendait passionnément.

Pétrovsky, ancien député à la Douma d'État, condamné autrefois à la déportation par le gouvernement tsariste pour sa campagne contre la guerre et actuellement président du Conseil Central Exécutif d'Ukraine, nous raconte comment Ilitch vivait à l'étranger :

*« En 1912-1913, dans la petite localité de Poronino, dans les Carpates, Lénine et Zinoviev s'entretenaient sur les ressources matérielles du Comité Central et constataient que si on ne s'en procurait pas de nouvelles, non seulement le travail serait ralenti, mais qu'eux-mêmes, au lieu de se livrer exclusivement à l'activité révolutionnaire, devraient chercher un gagne-pain non plus dans le voisinage de la frontière russe, d'où il était possible de diriger le parti, mais en Angleterre, puisqu'en Allemagne et en France la police ne leur laisserait aucune tranquillité.*

*« Nadejda Konstantinovna Kroupskaïa, faute d'argent, vivait au jour le jour, travaillait avec acharnement, nous préparait à manger et en même temps remplissait les fonctions de secrétaire du Comité Central. Elle avait des mains d'homme de peine. Malgré ce dur travail physique, elle assurait la liaison avec le mouvement ouvrier de Russie, faisait la correspondance, etc.*

*« Il y eut des minutes d'angoisse. Qu'arriverait-il en effet si le parti ne pouvait trouver de ressources ? Ilitch serait forcé de sortir du mouvement. Il faut se rappeler qu'il n'a jamais publié ses travaux ni dans les journaux ni dans les revues bourgeoises. Qui aurait pu résister ?*

*« Mais les choses tournèrent autrement. Vivant ainsi au jour le jour, tant bien que mal, pour ne mettre au service de la bourgeoisie aucune par celle de ses capacités, mais les consacrer tout entières au parti du prolétariat révolutionnaire, Vladimir Ilitch, avec le secours de ses meilleurs amis, arriva à son but. Sa journée de travail était rigoureusement divisée, il ne cédait aux repas et au repos que de courts instants. Tout le reste du temps, jusqu'à la nuit avancée, était consacré au travail. C'était une discipline exacte dans le genre de celle que Taylor recommande pour le travail en usine. La vie se passait ainsi sans distraction, sans théâtre ou autre divertissement. »*

## **La révolution de février – Retour en Russie**

Le retour de Lénine en Russie, en 1917 a donné lieu à beaucoup de légendes. Voici comment Zinoviev nous le raconte :

*« La révolution de février éclata. Lénine brûlait de rentrer en Russie, mais la bourgeoisie internationale ne l'entendait pas ainsi, comprenant parfaitement que s'il reparaisait en Russie il deviendrait le chef de la classe ouvrière. Milioukov, alors ministre des Affaires Étrangères, s'entendit avec les gouvernements anglais et français pour ne laisser entrer aucun d'entre nous en Russie.*

*« Nous prévoyions fort bien les attaques dont nous serions l'objet si nous traversions les pays ennemis. Mais il ne nous restait pas d'autre issue. Nous nous mîmes en rapport avec les communistes allemands, les partisans de Karl Liebknecht ; nous invitâmes les communistes français, nous dressâmes avec eux un procès-verbal afin de nous justifier devant la classe ouvrière internationale, dont l'opinion nous était particulièrement précieuse, et nous résolûmes de partir pour l'Allemagne, si toutefois le gouvernement du Kaiser nous laissait passer. Il nous laissa passer. Les Allemands supposaient que l'apparition des bolchéviques en Russie tournerait à leur avantage (ils ont pu s'en repentir plus tard). Une lutte à mort était engagée entre eux et les Russes, et il leur semblait que tout ce qui était de nature à affaiblir le gouvernement russe tournerait à leur avantage. Ils ne voyaient pas bien loin devant eux. Le présent seul leur importait.*

*« En fin de compte, ils nous envoyèrent à la frontière suisse le « fameux wagon plombé ». À cette occasion, il faut dire qu'il était assez sale et envahi par toute une armée de punaises, quoiqu'on ait alors écrit sur son luxe. Mais nous étions contents de ce wagon, même avec toutes ses incommodités. On apposa*



les plombs sur les portes. Quelques camarades suisses nous accompagnaient. En route, les social-démocrates allemands essayèrent d'avoir une entrevue avec nous, mais Lénine leur fit savoir que s'ils ne voulaient pas s'exposer à des désagréments, ils feraient mieux de ne pas se présenter devant nous : « Nous profitons des services de votre gouvernement pour des raisons qui sont connues du « monde entier, mais nous n'avons aucun sujet de conversation avec vous, social-démocrates.

« Nous arrivâmes enfin à la frontière finlandaise. Tout le long de la route, Lénine disait : « Nous allons directement en prison. » Il était convaincu qu'à Pétrograd nous serions tous arrêtés par le gouvernement bourgeois provisoire et accusés de haute trahison. Quel ne fut pas notre étonnement, en arrivant à Sestroretsk, de voir les premiers groupes d'ouvriers révolutionnaires, qui venaient à notre rencontre avec le plus grand enthousiasme. Lorsque notre train arriva au débarcadère de la gare de Finlande, Lénine, loin d'être envoyé en prison, fut l'objet d'une ovation bruyante de la part des ouvriers de Pétersbourg. Mais il n'appartient pas à la catégorie des personnes particulièrement confiantes et cet accueil solennel n'avait pas encore dissipé son pessimisme. Presque chaque soir, il disait : « Enfin, aujourd'hui on ne nous a pas encore emprisonnés, ce sera donc pour demain. » Et en effet toute la presse blanche commença à nous traquer, à nous attaquer avec la dernière violence, pour être venus en wagon plombé.

« On nous appela au Comité Exécutif du Soviet des députés ouvriers et soldats, lequel était alors menchéviste. Là, après nous avoir fait attendre trois heures, Tchkhéidzé et ses pareils, après en avoir terminé avec leurs affaires importantes, se mirent à nous interroger pour savoir comment et pourquoi nous avions passé par l'Allemagne. Au lieu de nous laisser traiter en accusés, nous parlâmes en accusateurs et ces messieurs virent que les rôles étaient changés. En fin de compte, le Comité Exécutif menchéviste adopta une résolution justifiant notre voyage à travers l'Allemagne et fut obligé de reconnaître dans ses Izvestia que les attaques dont nous étions l'objet n'avaient aucun fondement.

« C'est le 3 avril, dans la nuit, que Vladimir Ilitch était arrivé à Pétrograd. Aussitôt les camarades exigèrent qu'il exposât ses idées sur la guerre, sur la révolution et sur l'action à mener. Vladimir Ilitch estimait que ce qui avait été fait jusqu'ici était le plus facile. « Le gouvernement tsariste, disait-il, était plus facile à renverser que celui des grands propriétaires et des capitalistes.

« Sentant les ouvriers incliner à gauche (la guerre jusqu'à la victoire finale ne les satisfaisait pas), les mencheviques et les socialistes-révolutionnaires se justifiaient en disant que l'armée défendait la révolution.

« Très bien, disait Ilitch, les ouvriers peuvent donner leur consentement, mais à condition que le pouvoir passe entre les mains des ouvriers et des paysans pauvres et qu'il y ait rupture réelle avec le capital. Pour cela, il faut prêcher dans les armées que, sans le renversement du capital, on ne peut terminer la guerre par une paix véritablement démocratique.

— Quelle sera la marche ultérieure de la révolution ?

« À cette question, Ilitch répondait : « Nous passons « du premier pas, où le pouvoir se trouve entre les mains de la bourgeoisie, au deuxième pas, où le pouvoir sera conquis par le prolétariat et les paysans pauvres. »

— Faut-il soutenir le gouvernement provisoire ?

« Là-dessus, quelques bolchéviks s'énermaient encore et disaient que oui. Ilitch répond : « Aucun appui au gouvernement « provisoire !. »

— Que devons-nous faire dans les Soviets (où nous étions alors en minorité) ?

« Lénine répond : « Critiquer, signaler les fautes, prêcher le transfert de tout le pouvoir aux Soviets des

députés ouvriers. »

— *Quelle sorte d'état devons-nous édifier ?*

— *La République des Soviets, de bas en haut », répond Lénine.*

— *Que conseiller aux paysans ?*

— *Créer des Soviets, confisquer et prendre les terres des grands propriétaires, organiser de grandes exploitations communes modèles.*

— *Que faire des banques ?*

— *Les réunir toutes en une seule sous le contrôle des Soviets.*

— *Faut-il instaurer tout d'un coup le socialisme, c'est-à-dire exclusivement l'exploitation socialiste ?*

— *Non, en attendant il faut seulement contrôler la production et la répartition.*

— *Que faire dans notre parti ?*

— *Convoquer un congrès, réviser le programme, changer un nom déshonoré et compromis par les mencheviques*

— *Quelle attitude adopter à l'égard de la II e Internationale ?*

— *Fonder, pour la combattre, la IIIe Internationale Communiste.*

« *Tel est, en résumé, le premier discours d'Ilitch. Il faisait la clarté la plus complète. Ses [thèses d'avril 1917](#) disaient à tous, de façon nette et précise, ce qu'il fallait faire, avec qui aller, quel but poursuivre, à qui nous allier. »*

## **Les journées de juillet**

Vers le début de juillet, le mécontentement s'était tellement accru que dans les deux capitales les ouvriers se levèrent contre le gouvernement, se ralliant autour de nos revendications, et qu'une partie des soldats s'unit à eux. Ce mouvement n'était pas encore assez fort pour renverser le pouvoir des cadets, des mencheviques et des socialistes-révolutionnaires, mais il montra que le parti bolchevique groupait des forces toujours croissantes, capables de conquérir le pouvoir.

La contre-révolution, représentée par les cadets, faisait tous ses efforts pour arrêter l'évolution. Maintenant ces messieurs se regardent comme offensés, nous traitent de tyrans parce que nous avons interdit leurs journaux bourgeois et menteurs : ils oublient comment ils confisquèrent notre *Pravda* en 1917 et même arrêtèrent plusieurs membres de notre Comité Central : [Trotsky](#), [Kaménev](#) et autres.

Le gouvernement, alarmé par cette manifestation, accusa notre parti d'organiser l'insurrection. Des poursuites furent commencées contre les bolchéviks en vue. On dut se demander si Lénine et Zinoviev se laisseraient emprisonner. Quelques membres de notre Comité Central étaient d'avis que oui. [Sergo \(Ordjonikidzé\)](#) m'a raconté dernièrement que lorsque Vladimir Ilitch apprit que l'avocat N. D. Sokolov répandait au Palais de Tauride le bruit qu'il était un provocateur, il déclara : « *Je me laisserai emprisonner et je leur montrerai qu'ils mentent.* » Mais cette conduite était risquée.

Le gouvernement de [Kérénski](#) aurait sans doute supprimé Lénine, comme le gouvernement des social-démocrates [Scheidemann](#), [Ebert](#) et [Noske](#) supprima [Rosa Luxembourg](#) et Karl Liebknecht. Un moment même, il y eut des négociations pour obtenir que Lénine soit envoyé dans la forteresse Pierre et Paul : alors il se laisserait arrêter. La garnison était de notre côté et nous étions sûrs que les soldats ne permettraient aucune violence à l'égard de Vladimir Ilitch. Mais le gouvernement provisoire ne consentit pas et c'est pourquoi il fut enfin résolu que Lénine et Zinoviev disparaîtraient de la circulation. La décision était juste. Une semaine après, Lénine disait à Zinoviev : « *Comment pouvions-nous être assez sots pour penser un seul instant nous livrer à cette bande et nous faire arrêter ? Les combattre sans pitié, voilà le seul moyen.* »

[Emelianov](#), un ouvrier, les emmena d'abord à Razliv, dans la banlieue ouest de Pétrograd, où il logeait. Vladimir Ilitch et Zinoviev se réfugièrent dans le grenier d'un hangar à foin. C'est là qu'ils demeurèrent les premiers temps. Ils furent obligés de se déguiser, de se couper les cheveux et, pour Vladimir Ilitch, de se raser la moustache et la barbe, en attendant d'avoir trouvé une demeure plus sûre. Il leur vint alors une idée : on était à l'époque de la fenaison ; pourquoi n'iraient-ils pas aux prés, d'autant plus qu'après les modifications apportées à leur individu, on pouvait les prendre pour des faucheurs. Ainsi fut fait. En pleine campagne, de l'autre côté du lac de Razliv, ils se sentirent plus libres. Pour arriver jusqu'à eux, il fallait faire quatre kilomètres sur l'eau et environ un kilomètre et demi en forêt.

Les habitants ordinaires étaient des ouvriers, parmi lesquels Lénine pouvait vivre beaucoup plus tranquillement. Il ne faut pas oublier que sa tête était alors mise à prix, pour 200.000 roubles et que tous les chiens bipèdes et quadrupèdes étaient lancés sur ses traces. Beaucoup de volontaires bourgeois, mencheviques et socialistes-révolutionnaires étaient prêts à le livrer au supplice.

Sur les bords du lac de Razliv, les réfugiés élevèrent une hutte, la couvrirent de foin ; suspendue à des pieux, une gamelle servait à faire le thé. Tel était l'État-major d'Ilitch ; de là il continua à diriger la révolution ; là les camarades, avec d'extrêmes précautions, venaient le voir. Presque chaque jour, il écrivait des articles. De cette hutte il dirigeait encore comme il l'avait fait de la prison, de l'étranger, comme il le fera plus tard de Smolny <sup>[8]</sup> et du Kremlin.

Sans relâche, il demandait qu'on prépare l'insurrection. Alors qu'après les journées de juillet il jugeait impossible de prendre immédiatement le pouvoir, après l'affaire de [Kornilov](#) au contraire il se mit à presser les ouvriers, de peur qu'il ne fût trop tard. Les mencheviques et les socialistes-révolutionnaires nous ont reproché depuis de ne pas avoir voulu faire la Révolution avec eux. Ilitch leur avait pourtant proposé, au moment de Kornilov, sinon une coalition, du moins une entente, mais ils n'ont pas été assez intelligents pour l'accepter, ou, pour parler plus exactement, ils craignaient beaucoup plus la révolution prolétarienne que la victoire de la bourgeoisie. Et c'est pourquoi ils continuèrent leurs marchandages avec la bourgeoisie, jusqu'au jour où enfin la classe ouvrière les renversa.

## Octobre

Lorsqu'après l'équipée de Kornilov se réunit à Pétrograd la « Conférence démocratique » <sup>[9]</sup>, Lénine,

---

[8] L'Institut Smolny était jusqu'en août 1917 un collège de jeunes fille nobles. Il fut réquisitionné pour accueillir le Soviet de Petrograd, le Comité exécutif central pan-russe des soviets des députés ouvriers et soldats et les fractions des partis représentés en son sein. Il fut également le quartier général du Comité militaire révolutionnaire qui dirigea l'insurrection d'Octobre, puis le premier siège du Gouvernement soviétique et la résidence de Lénine jusqu'à leur installation au Kremlin de Moscou en mars 1918.

[9] La Conférence démocratique fut convoquée par le Gouvernement provisoire de coalition socialiste-révolutionnaire-menchevique et s'est tenue du 14 au 23 septembre (du 27 septembre au 5 octobre) 1917. Étaient invités les représentants des partis démocratiques et socialistes, des coopératives, des comités de l'armée, des zemstvos ruraux et des villes, des soviets et des syndicats. La Conférence démocratique désigna en son sein un Conseil provisoire de la République (Pré-parlement) qui devait servir, jusqu'à la réunion d'une Assemblée constituante, d'organe représentatif de la République russe. La Conférence

qui savait les mencheviques et les socialistes-révolutionnaires incapables de toute activité révolutionnaire, envoya au Comité Central de notre parti une lettre dans laquelle il disait : « Cette comédie a assez duré. Il faut entourer le théâtre d'Alexandre (où la Conférence démocratique siégeait), disperser tous ces propres à rien et prendre le pouvoir. »

Le Comité Central ne fut pas du même avis que Lénine. La majorité de ses membres ne croyait pas le moment venu et pensait que les mencheviques et les socialistes-révolutionnaires pourraient venir à bout de la réaction. A cette époque, Lénine s'était transporté en Finlande, car il était devenu impossible de demeurer dans le marais pendant les froids et les pluies d'automne.

Voyant le Comité Central hésiter et la révolution en danger, il arrive à Pétrograd et pose la question de l'insurrection. En septembre, il estimait encore possible une issue pacifique. Dans l'article intitulé [« Les buts de la révolution »](#), il expose le programme suivant : Aucune entente avec les capitalistes, le pouvoir aux Soviets, la paix au peuple, la terre aux travailleurs, des mesures radicales contre la famine et le chaos économique, la lutte contre les propriétaires et les capitalistes contre-révolutionnaires, le développement pacifique de la révolution.

Dans cet article, il désigne encore une fois les forces qui doivent accomplir la révolution : le prolétariat et la masse petite-bourgeoise, en majeure partie les paysans : *« La Russie est un pays petit-bourgeois. La majorité écrasante de notre population appartient à cette classe. Ces hésitations entre la bourgeoisie et le prolétariat sont inévitables. Seul son ralliement à la cause du prolétariat assurera à la cause de la révolution, de la paix, de la liberté, de la distribution des terres aux travailleurs une victoire facile, pacifique, rapide, tranquille. La marche de notre révolution nous montre ces hésitations dans la pratique. Nous ne devons pas nous nourrir d'illusions au sujet des socialistes-révolutionnaires et des mencheviques, nous devons nous tenir fermement sur la plate-forme de classe du prolétariat. La misère des paysans pauvres, les horreurs de la guerre, les atrocités de la famine, tout cela montre de plus en plus par le fait la justesse de l'orientation prolétarienne, la nécessité de soutenir la révolution prolétarienne. »*

Il croyait encore que nous pouvions assurer le développement pacifique de la révolution, la concurrence pacifique des partis au sein des Soviets, le redressement par la pratique des programmes des divers partis, le passage pacifique du pouvoir d'un parti à un autre, à condition que les Soviets prennent le pouvoir entre leurs mains. Mais en même temps il prévoyait qu'il n'en serait peut-être pas ainsi et que bientôt la révolution s'engagerait sur une voie plus abrupte.

À cette époque, le danger était en effet extrême. Pour se sauver, Kerensky était prêt à livrer Pétrograd aux Allemands. Tout le monde savait qu'on préparait la reddition de la capitale. Lénine écrit au Comité Central, au Comité de Pétrograd et au Comité de Moscou : *« Pourquoi les bolchéviks doivent-ils prendre le pouvoir maintenant ? Parce que la reddition de Pétrograd diminuera de beaucoup nos chances. Le peuple est fatigué des hésitations des mencheviques et des socialistes-révolutionnaires. Il n'y a que notre victoire dans les capitales qui puisse entraîner les paysans à notre suite. Il ne s'agit pas du « jour » du soulèvement, ni du « moment », au sens étroit du mot. Cela est à résoudre par ceux qui sont en contact avec les ouvriers, avec les soldats, avec le peuple. Ce qu'il faut, c'est rendre l'objectif clair pour le parti, c'est mettre à l'ordre du jour le soulèvement armé à Pétrograd et à Moscou (et dans ses environs), la conquête du pouvoir, le renversement du gouvernement, c'est réfléchir aux moyens de répandre cette idée, sans le dire nettement dans la presse. Il faut se rappeler et méditer les paroles de Marx sur l'insurrection : « L'insurrection est un art », etc. Il faut prendre le pouvoir simultanément à Moscou et à Pétrograd. Peu importe où on commencera. Il se peut même que Moscou commence ; notre victoire est absolument sûre et certaine. »*

Dès les journées de juillet, Ilitch avait indiqué les thèses de l'agitation à faire parmi les paysans. En critiquant le gouvernement provisoire, il écrivait avec une ironie amère : *« Pour la terre, attendez l'Assemblée Constituante : pour l'Assemblée Constituante, attendez la fin de la guerre ; pour la fin de la guerre, attendez la victoire complète. Voilà les conclusions qui s'imposent. Les capitalistes et les*

---

démocratique jouissait d'une très faible légitimité et les bolcheviques s'en retirèrent.

*propriétaires, qui sont en majorité au gouvernement, se moquent littéralement des paysans. »*

Lénine voit monter le mouvement des campagnes, il voit le flux s'approcher, il voit se serrer de plus en plus autour de nous les rangs de nos partisans dans l'armée et surtout dans la flotte. Il craint que nous ne laissions passer le moment propice.

Lorsqu'il constate que dans le Comité Central il existe encore des hésitations, il s'adresse directement à nos deux organisations les plus importantes, au Comité de Pétrograd et au Comité de Moscou : *« Temporiser est un crime. Attendre le Congrès des Soviets, c'est jouer d'une façon enfantine et honteuse avec des formalités, c'est trahir la révolution. S'il est impossible de prendre le pouvoir sans insurrection, il faut s'insurger immédiatement. Les mots d'ordre sont : « Le pouvoir aux Soviets, la terre aux paysans, la paix aux peuples, le pain aux affamés. » La victoire est assurée et il y a neuf chances sur dix pour que ce soit sans effusion de sang. Attendre serait un crime devant la révolution. »*

Beaucoup de membres du Comité Central étaient contre la conquête immédiate du pouvoir, contre l'insurrection. Mais Lénine sut convaincre, soumettre, subordonner les hésitants et rallier autour de lui les hommes décidés, hardis, disposés à surmonter les plus grands obstacles. Comme un chef d'armée expérimenté, il compte les forces dont il dispose et cherche s'il pourra tenir. Il ne se lance pas à l'aveuglette, au contraire il réfléchit sérieusement, continuellement, aux difficultés qui surgiront au lendemain du coup d'État

*Les bolchéviques conserveront-ils le pouvoir ?* Il écrit une brochure où, chiffres en main, il démontre qu'ils le conserveront. Longtemps avant le 25 octobre, il avait élaboré dans ses grandes lignes le plan de notre politique ultérieure, prévu tous les avatars de cette révolution unique au monde, réalisée pour la première fois par le prolétariat dans un pays aussi retardataire, avec une majorité écrasante de population paysanne. D'une main ferme, il conduisit le prolétariat à la conquête du pouvoir, à la création du premier état ouvrier. Il étudiait l'idée de cet état dans *L'Etat et la Révolution*, ouvrage dont nous conseillons la lecture à tout ouvrier et à tout paysan conscient. Il commença à l'écrire dans sa cachette au milieu des marais, il le termina en Finlande.

Sa doctrine de l'État est la définition, l'explication scientifique et théorique de la révolution que le prolétariat a accomplie.

Si notre parti avait hésité plus longtemps, nous aurions traversé des épreuves particulièrement pénibles et subi de grandes pertes. La clairvoyance et la prévoyance de Lénine ont fixé le moment précis qu'il était impossible de laisser passer. Ou bien nous prenions immédiatement le pouvoir, ou bien nous étions écrasés. Lénine sut soumettre les hésitants à sa volonté de fer, et grouper les autres autour du problème principal. Aussitôt arrivé en Russie, au commencement d'avril, il avait compris comment il fallait rassembler les forces : tout d'abord conquérir la majorité dans les Soviets, gagner les soldats sur le front et dans la capitale, attirer les paysans. En octobre, il vit que le peuple brûlait de sortir dans la rue et que si le prolétariat ne marchait pas à l'assaut et ne prenait pas la direction du mouvement, celui-ci lui échapperait et peut-être serait écrasé. Nous aurions eu alors ce qui s'est produit en Allemagne et en Bulgarie, ou bien en Hongrie et en Finlande, après l'écrasement de la révolution : les représailles contre les ouvriers, des flots de sang, l'écrasement du prolétariat.

Chacun sait maintenant que Messieurs les généraux, complices des socialistes-révolutionnaires, étaient prêts à égorger les bolchéviques. On ne leur en laissa pas le temps. Nous relevâmes le défi, nous appelâmes ouvertement à l'insurrection.

Le 25 octobre ancien style (7 novembre), le pouvoir passa entre les mains du Soviet des députés ouvriers. Naturellement le coup d'État ne fut pas dirigé par Lénine seul, mais personne aussi bien que lui ne se représentait les choses. Personne n'a aussi fermement conduit le peuple sur la voie de la révolution que Lénine pendant ces journées d'octobre. Voici un épisode éloquent, sa conversation télégraphique avec Cronstadt.

Lénine appelle les soldats et les marins au secours de la capitale, il parle avec un camarade de la flotte baltique. il l'informe de la situation et lui demande s'il ne peut immédiatement envoyer des torpilleurs et autres bâtiments. Le camarade lui demande : « *Et quoi encore ?* » Lénine répond : « *Au lieu de la question : quoi encore ? j'attendais la confirmation de votre désir de marcher et de combattre.* » Mikhaïlov, du Comité de la région militaire de Finlande, l'informe du nombre de soldats armés et prêts à combattre qu'il peut envoyer et de l'endroit où il peut les amener. Lénine lui demande : « *Pouvez-vous assurer leur transport et leur approvisionnement ?* » Il n'agit pas seulement en chef, en commandant, il pense au sort de ses soldats marchant pour défendre la révolution et se demande s'ils seront nourris et s'ils auront des provisions. Si l'insurrection d'octobre a été victorieuse, c'est en partie parce que Lénine a su choisir le moment et rassembler les forces nécessaires.

Le premier acte du nouveau pouvoir fut la publication des décrets [Sur la terre](#) et [Sur la paix](#). Des dizaines d'années, des siècles passeront, la vie se modifiera sur la terre ; les derniers restes du régime capitaliste disparaîtront ; le gouvernement soviétiste se transformera ; beaucoup des organes existant maintenant, beaucoup des lois actuellement en vigueur deviendront caducs et inutiles. Les peuples apprendront à se gouverner et à s'administrer sans cette multitude de services, sans l'État même, ainsi que l'enseigne Lénine. L'État commencera à s'atrophier, c'est-à-dire deviendra inutile, comme tel. Mais même alors, on ne pourra lire sans émotion le récit de ces grandes journées héroïques, on ne pourra lire sans une émotion profonde ces décrets *Sur la terre* et *Sur la paix*.

Pendant des siècles les paysans ont lutté contre les propriétaires, pendant des siècles la féodalité a fait peser son joug sur des millions d'esclaves. D'un seul coup la révolution d'octobre a anéanti la classe féodale. La guerre impérialiste avait noyé dans le sang des dizaines de millions d'hommes. Il semblait que les peuples étaient impuissants à faire cesser cette tyrannie meurtrière. Comme les paroles de paix retentirent joyeusement dans ces journées d'octobre 1917, alors que la boue des plaines de l'Europe buvait à flots le sang humain ! Nous n'avons pas réussi à arrêter la mêlée, mais nous avons sauvé de la mort des centaines de milliers d'hommes, sacrifiés au capital. Ce fut la première révolution prolétarienne, et son organisateur, son inspirateur, son chef fut Vladimir Ilitch Lénine.

## **Brest. L'Armée rouge**

Vladimir Ilitch avait prévu avec raison que les principales difficultés surgiraient après la conquête du pouvoir, et elles surgirent en effet dès le premier jour. Lorsqu'on se reporte en arrière et qu'on se rappelle ce que les ouvriers et les paysans ont dû endurer pendant ces années, on peut à peine croire que cela ait été possible.

Maintenant, il est évident que les ouvriers et les paysans n'ont pu consentir ces sacrifices extraordinaires que parce qu'ils comprenaient et sentaient qu'ils défendaient leur cause. Malgré les épreuves, ils n'ont pas renoncé à ce qui avait été conquis en octobre.

Les gouvernements de l'Entente n'entendirent pas l'appel à la paix lancé par le gouvernement soviétiste. Ils continuèrent la guerre jusqu'à la victoire finale. Devions-nous les imiter ? Si nous l'avions fait, nous n'aurions pas pu maintenir l'État soviétiste, nous aurions été inévitablement entraînés à aider les capitalistes d'une coalition contre ceux de l'autre. La Russie aurait vaincu peut-être, mais pas la Russie soviétiste, celle d'un [Dénikine](#) ou d'un Kornilov. Il fallait sortir de la guerre impérialiste et c'est pourquoi les pourparlers s'ouvrirent avec les Allemands à Brest[-Litovsk].

À ce propos il y eut dans notre parti de grandes divergences. Lorsque les Allemands nous présentèrent des exigences scandaleusement excessives, l'indignation fut générale ; mais la lassitude du peuple était si grande que dans beaucoup d'endroits les paysans ne voulaient pas entendre parler de continuer la guerre. Des unités entières quittaient les fronts spontanément, abandonnant un

matériel d'une valeur colossale, découvrant l'intérieur du pays. Aucun châtiment, l'exécution même de milliers d'hommes, n'aurait pu empêcher cet immense exode. Le paysan ne pouvait ni ne voulait faire la guerre. Quelques-uns, à l'arrière et sur le front, croyaient impossible de se rendre complètement au gouvernement de Guillaume, mais ils n'avaient pas bien compris non plus le sens de la guerre révolutionnaire.

Ceux qui s'appelaient alors les *communistes de gauche*, parmi eux certains membres du Comité Central, jugeaient que signer la paix serait trahir la révolution, car cela soulagerait la position du gouvernement allemand et ajournerait l'explosion révolutionnaire en Allemagne. La paix proposée était honteuse, infâme, comme on disait alors. C'est pourquoi les communistes de gauche se prononçaient contre la paix de Brest et prêchaient la guerre révolutionnaire ; mais comme cette paix avait également pour adversaires les socialistes-révolutionnaires de droite et de gauche, les mencheviques et les cadets, ils se trouvèrent en fort mauvaise compagnie. Leur faute principale était de ne pas voir la lassitude des paysans, et en général de sous-estimer l'importance des paysans dans la révolution.

Trotsky à cette époque avait également une position particulière : « *Ni paix, ni guerre.* » Il menait alors les négociations au nom du gouvernement soviétiste. Il estimait les conditions offertes inacceptables et par conséquent la paix impossible. Mais en même temps nos troupes se dispersaient et la vieille armée perdait toute qualité combative. Au nom du gouvernement, Trotsky déclarait donc : « *Nous ne ferons pas non plus la guerre.* »

Vladimir Ilitch considérait que nous perdions du temps et que nous fournissions aux Allemands l'occasion d'augmenter encore leurs exigences. Il fallait signer quand même la paix. « *Sommes-nous des seigneurs ou des chevaliers, pour faire attention à la prétendue infamie de cette paix ? Nous sommes des ouvriers et des paysans et nous devons juger la question de ce point de vue : pouvons-nous, devons-nous continuer la guerre, étant donné la lassitude extraordinaire du peuple et la ruine de notre économie rurale ?* »

L'histoire a montré que Lénine avait raison. Mieux que tous, il voyait, comprenait et sentait les dispositions des paysans et de l'armée ; mieux que tous, il voyait la marche ultérieure de la révolution dans les autres pays. Voilà pourquoi il persuada les autres membres du parti d'approuver la démobilisation de l'armée.

Nous étions alors persuadés que la révolution socialiste en Occident était l'affaire de quelques jours. C'est pourquoi la retraite nous était si pénible, mais Lénine nous enseignait : « *Il faut savoir opérer la retraite, il ne faut pas voiler par des phrases les réalités amères. Tout ce que nous pouvons dire, c'est : Puissions-nous opérer la retraite dans une demi-discipline. Nous ne pouvons pas nous retirer en bon ordre ; puissions-nous au moins nous retirer dans un ordre relatif et gagner un peu de temps, afin que la partie malade de notre organisme puisse un peu revenir à elle. Dans son ensemble, l'organisme est sain, il surmontera la maladie. Mais on ne peut pas exiger qu'il la surmonte immédiatement, et d'arrêter une armée en fuite.* »

Personne ne sut alors comme Lénine nous dire en face la cruelle vérité. Mais elle était dite par quelqu'un qui ne désespérait pas de la révolution : c'était la vérité amère et cruelle, mais venant d'un homme qui, à travers la défaite provisoire et pénible, voyait l'offensive prochaine et pressentait la victoire finale de la révolution.

## **Lénine blessé**

La haine de la bourgeoisie à l'égard de la révolution prolétarienne s'est surtout manifestée envers Lénine. Elle a eu comme instrument le parti petit-bourgeois qui avait fait la plus grande banqueroute

au cours de la révolution : le parti socialiste-révolutionnaire de droite. On sait maintenant qu'il voulait, avec l'aide des généraux tsaristes, égorger purement et simplement les communistes, mais ils se trouvèrent impuissants.

Lorsque Maslov invita son parti à former des centurions militantes, il n'y eut que quelques dizaines ou quelques centaines de membres pour répondre à son appel. Ils étaient incapables de faire quoi que ce soit contre le pouvoir des Soviétiques et le parti communiste.

Alors les socialistes-révolutionnaires entamèrent des pourparlers avec les représentants des puissances étrangères. Ils s'entendirent avec les Tchéco-Slovaques <sup>[10]</sup>, qui devaient s'emparer de la Volga, du transsibérien, et couper les communications avec la Sibérie. Ils placèrent sur le trône de Sibérie l'amiral [Koltchak](#), aidèrent divers généraux tsaristes à s'emparer de nos régions agricoles, pétrolifères et houillères ; ils firent sauter ou incendièrent nos dépôts. Ils se figurèrent détruire notre parti en traquant ses militants les plus en vue. C'est ainsi que les socialistes-révolutionnaires de droite tuèrent le jeune [Volodarski](#), plein de talent et dont la parole enflammée enthousiasmait les foules ouvrières. Ils le guettèrent à la sortie d'une réunion et l'assassinèrent. Ils voulurent faire sauter le train de Trotsky, mais sans succès, ils étaient mal renseignés. Ils tuèrent aussi notre vieux camarade [Ouritski](#), qu'ils regardaient comme le responsable de la dissolution de l'Assemblée Constituante <sup>[11]</sup> et l'auteur des poursuites contre les conspirateurs blancs. Ils organisèrent des émeutes à Iaroslavl, à Mourom, dans la province de Vladimir et autres en droits. Avec l'aide des généraux, ils coupèrent nos communications avec l'Ukraine, le Kouban, le Don, la Sibérie, la Volga. Ils nous encerclèrent de tous les côtés, sur terre et sur mer, croyant ainsi nous perdre. Mais celui qui les inquiétait le plus était Lénine, doute leur haine était concentrée sur lui, ils le traquaient et l'épiaient.

L'été de 1918 fut particulièrement difficile. La famine serrait dans son étau les centres ouvriers. Le capitaliste Riabouchinski l'avait dit : « *Nous les assommerons avec la main osseuse de la famine.* » Nous ne cachions rien de notre situation et d'ailleurs à quoi cela aurait-il servi ? Au contraire, dans les moments les plus critiques, nous nous adressions aux ouvriers. Lénine donnait l'exemple : il ne pouvait se passer de paraître dans les grandes réunions, de parler aux ouvriers et aux paysans. Il estimait qu'il fallait leur exposer la vérité dans toute sa rigueur.

À cette époque, avaient lieu à Moscou les « meetings du vendredi ». Le 30 août, Lénine se rendit ainsi dans le quartier de Zamoskvoretsie, à l'usine Mikhelson. Là l'attendait la socialiste-révolutionnaire de droite, Fanny Kaplan, dans le dessein de le tuer, lui dont le cœur battait pour tous les travailleurs et qui haïssait mortellement les ennemis des ouvriers et des paysans. Elle était armée d'un browning, aux balles empoisonnées d'un toxique excessivement puissant, le curare, et tronquées afin de blesser plus dangereusement et de déchirer le corps du chef des ouvriers et des paysans. Dans le cerveau étroit d'un membre de ce parti dégénéré et passé à la contre-révolution, avait germé cette idée monstrueuse : supprimer du nombre des vivants Lénine.

Ivanov, l'ouvrier de l'usine Mikhelson, qui réussit à arrêter Fanny Kaplan, raconte ainsi l'attentat :

---

[10] Le corps tchécoslovaque, composé d'ex-prisonniers de guerre tchèques et slovaques de l'armée austro-hongroise, avait été constitué par le Gouvernement provisoire en 1917, pour la guerre contre l'Allemagne. Après la révolution d'Octobre, alors que ses 35.000 hommes devaient quitter le pays par Vladivostok, la contre-révolution russe et l'impérialisme anglo-français les poussèrent à la révolte et se servirent d'eux pour tenter d'écraser le pouvoir des Soviétiques. Aidé par le corps tchécoslovaque, les gardes-blancs parvinrent à s'emparer de l'Oural, de la région de la Volga, puis de toute la Sibérie. L'intervention contre-révolutionnaire du corps tchécoslovaque ne fut définitivement liquidée qu'à la fin de 1919.

[11] La convocation d'une Assemblée Constituante était une vieille revendication du mouvement démocratique russe opposé au tsarisme. Après la Révolution de Février 1917, le Gouvernement provisoire décida de fixer les élections au 25 novembre. Elles eurent donc lieu après la victoire de la Révolution d'Octobre et sur base de listes électorales ne reflétant plus les nouveaux rapports de forces dans le pays. En conséquence, les socialistes-révolutionnaires de droite et les mencheviques, minoritaires dans les soviétiques, obtinrent la majorité des sièges à l'Assemblée Constituante. Celle-ci inaugura ses travaux le 5 janvier 1918 et la majorité refusa d'adopter la « Déclaration des droits du peuple travailleur et exploité », proposée par le gouvernement soviétique, ainsi que la ratification des décrets sur la terre et la paix, adoptés par le pouvoir des soviétiques. Par décret du Comité exécutif central pan-russe des soviétiques des députés ouvriers et paysans du 6 janvier 1918, l'Assemblée Constituante fut dissoute.



*« Comme Lénine, après le meeting, se dirigeait vers la sortie, il se trouva précédé de quelques ouvriers et suivi d'une grande foule. Descendant l'escalier (un escalier extérieur d'une vingtaine de marches), il était suivi d'un marin de la Mer Noire, qui fit un faux pas et tomba. La foule se trouva ainsi séparée de Lénine, un embarras se produisit, Ilitch sortit accompagné seulement de quinze à vingt ouvriers. Lorsqu'il parut dans la cour de l'usine, où se tenait l'automobile, à six mètres du bâtiment, à la porte même, deux femmes lui demandèrent de leur expliquer pourquoi on leur avait pris leur farine en chemin de fer. Ilitch se mit à leur parler tout en marchant, et elles l'accompagnèrent jusqu'à l'automobile.*

*« Arrivé à sa voiture, Ilitch se retourna et déjà posait le pied sur le marchepied. À ce moment, comme il parlait, Kaplan, qui l'avait précédé, tira quatre fois, à quatre pas de distance. Ilitch perd connaissance et reste immobile. On le couche dans la voiture, qui part au Kremlin.*

*« D'abord Lénine fut en danger. Les poumons étaient perforés, une balle s'était logée dans la clavicule, une autre avait percé le cou et effleuré la moelle épinière. Les balles étaient empoisonnées et tronquées. Tout homme moins vigoureux aurait succombé à ces blessures. »*

Lénine échappa. Très prudent pendant la maladie, dès le danger passé, il exigea immédiatement qu'on le mette au courant des affaires, qu'on lui communique les choses les plus importantes, et bientôt il reprit son travail.

Il ne faudrait pas croire qu'après cet attentat Lénine ait pris des précautions particulières, qu'il se soit caché le moins du monde. Après comme avant, il fréquentait librement les réunions ouvrières, toutes sortes de congrès et de conférences ouvrières et paysannes.

## **La famine et les réquisitions**

En mai 1918, une délégation des ouvriers de l'usine Poutilov vint trouver Lénine pour lui dépeindre la famine sévissant à Pétrograd. Lénine n'avait pas besoin de cela pour savoir combien la vie était dure aux travailleurs. Il écrivit aux ouvriers de Pétrograd une lettre dans laquelle il démontra que la ruine était imminente si on ne procédait pas au rationnement et à l'inventaire exact de toutes les provisions :

*« La spéculation est déchaînée sur les grains et les autres denrées alimentaires. La famine n'est pas due à l'absence de blé ; c'est le dernier combat que la bourgeoisie et les riches livrent à l'hégémonie des travailleurs, à l'État ouvrier, au pouvoir soviétique, sur la question la plus sensible et la plus aiguë, celle du pain. La bourgeoisie et tous les riches, y compris les paysans, les koulaks, sabotent le monopole du blé, la répartition des produits au profit et dans l'intérêt de toute la population et en premier lieu des ouvriers, des travailleurs, des nécessiteux.*

*« Ou bien les ouvriers conscients vaincront, en groupant autour d'eux la masse des pauvres, en établissant une discipline de fer, un pouvoir impitoyable, une véritable dictature du prolétariat, en forçant le koulak à se soumettre, en faisant une juste répartition des aliments et du combustible ; ou bien la bourgeoisie, avec l'aide des koulaks et l'appui indirect des gens vides et sans caractère (anarchistes et socialistes-révolutionnaires de gauche) renversera le pouvoir soviétique et rétablira un Kornilov russo-allemand ou russo-japonais, qui apportera au peuple la journée de seize heures, cinquante grammes de pain par semaine, des exécutions en masse, des tortures et des cachots, comme en Finlande et en Ukraine.*

*« C'est l'un ou l'autre. Il n'y a pas de milieu. »*

Et Vladimir Ilitch invitait les ouvriers à se lever, à se consacrer en masse à ce travail de l'approvisionnement. Il prêchait une grande « croisade » contre les spéculateurs, les koulaks, les parasites, les concussionnaires, tous les perturbateurs de l'ordre le plus strict dans le rassemblement, le transport et la répartition des produits alimentaires pour les hommes et du combustible pour les

machines : *« Lorsque le peuple est affamé, lorsque le chômage devient de plus en plus menaçant, quiconque vole un poud de blé, quiconque prive le gouvernement d'un poud de combustible est un grand criminel. »*

Ces mesures étaient peut-être rigoureuses, mais elles contribuèrent à sauver en fin de compte les paysans eux-mêmes, puisque sans elles les ouvriers n'auraient pas pu entretenir les transports, même dans l'état où ils se trouvaient à l'époque.

## **La nouvelle politique économique**

Vers la fin de 1920, la nécessité se fit sentir d'adopter une nouvelle politique économique. On passait de la guerre à la paix, transition difficile. Au Xe Congrès de notre parti, Lénine, le 8 mars 1921, avouait que *« ce passage entraînait des secousses que nous n'avions pas prévues, il s'en faut de beaucoup »*. Nous ne nous représentions pas alors (en décembre 1920) l'étendue des difficultés, nous ne voyions pas encore à quel point non seulement les difficultés techniques, mais toutes les calamités accumulées sur la République soviétiste déjà épuisée par la guerre impérialiste ancienne et par la nouvelle guerre civile devaient s'aggraver précisément au moment de la démobilisation.

*« Plusieurs années durant, le pays avait concentré tous ses efforts sur la guerre, avait tout fait pour cela, n'avait rien épargné de ses réserves et de ses ressources. C'est seulement après que nous avons constaté dans toute leur étendue la ruine et la misère. Il faudra longtemps pour cicatriser les blessures. Nous ne pouvons même pas encore nous consacrer entièrement à leur pansement. »*

Lénine n'a jamais craint d'avouer les fautes. La reconnaissance de ses erreurs était, d'après lui, la première condition de la victoire. Il l'a souligné à plusieurs reprises dans ses discours, dans ses articles, partout où il avait l'occasion de tirer les conclusions du passé. À chaque congrès, faisant le total de nos travaux, il signalait les fautes commises.

En 1921, passant en revue la période de guerre, il souligne que nous n'avions *« pas prévu l'étendue des difficultés inséparables de la fin de la période de guerre, c'est-à-dire de la démobilisation. Deuxièmement, nous avons inexactement apprécié « le rapport entre les forces de notre classe et celles des autres classes avec lesquelles elle a à décider du sort de la République, soit en collaboration avec elles, soit en les combattant »*.

Mais, à ce propos, Lénine se demande si ces fautes n'étaient pas inévitables et il répond : *« Dans les conditions où nous étions, ces fautes étaient incontestablement inévitables. »* « Nous étions, continue-t-il, dans une position telle que nous n'avions pas le choix. Le pays ruiné ne pouvait faire autre chose que prendre le superflu du paysan, même sans aucun équivalent. C'était nécessaire pour sauver le pays, l'armée et le pouvoir ouvrier et paysan.

*« Un des problèmes posés par la nouvelle politique économique, et l'un des plus sérieux, consistait à nous pénétrer profondément de cette idée, que nous ne sommes pas à la veille de donner l'assaut à la forteresse capitaliste (nous devons seulement rester prêts à le donner s'il était nécessaire et si en Occident les événements tournaient de façon à le rendre possible). Nous devons nous armer pour une conquête longue et minutieuse de l'économie petite-bourgeoise.*

*« Un second problème consiste à faire la jonction entre notre économie socialiste, notre industrie d'état, notre économie soviétique, et l'économie paysanne, la petite exploitation individuelle, afin de permettre à cette dernière de se remettre sur pieds, de s'améliorer, d'augmenter sa production, de devenir plus avantageuse pour le paysan et pour l'état, de telle sorte que le paysan sente le prolétariat capable de le conduire à un avenir meilleur.*

*« Le troisième problème consiste à comprendre que nous ne pourrions construire la société communiste qu'après avoir gagné toutes les forces qui peuvent y être utiles. Cela suppose de l'habileté à choisir les hommes, la participation d'un nombre toujours plus grand de paysans et d'ouvriers à l'œuvre communiste, à l'économie soviétiste, le recrutement d'ouvriers et de paysans actifs toujours nouveaux dans la masse sans-parti. »*

*« Le grand but politique à atteindre est, dans cette période de transition qui peut durer longtemps jusqu'à ce que la révolution prolétarienne s'accomplisse en Europe, de garder le pouvoir entre les mains du prolétariat. Ce pouvoir n'est pas une fin. Le prolétariat ne recherche pas la domination pour la domination. Au contraire il est intéressé à la destruction de toute domination, y compris la sienne propre. Il veut une société, où il n'y aura plus de classes, où tous seront travailleurs au même degré. Mais le pouvoir lui est nécessaire précisément comme moyen de réorganisation de la société. L'État prolétarien nous est nécessaire « pour développer notre grande industrie, pour avancer l'électrification, généraliser l'extraction de la tourbe par le procédé hydraulique, terminer les centrales du Volkhov <sup>[12]</sup> et autres. »*

Lénine a su poser la question de la nouvelle politique économique non seulement devant nous, mais aussi devant les partis d'Occident, devant toute l'Internationale Communiste. Au IV<sup>e</sup> Congrès mondial, le 13 novembre 1922, il prit la parole sur ce thème : *« Cinq années de révolution russe et les perspectives de la révolution mondiale. »* Il rappelait aux camarades d'Occident que s'ils se préparaient à reprendre bientôt l'offensive, ils devaient prévoir la retraite éventuelle et se réserver la possibilité de l'opérer :

*« J'estime, disait-il, que cette question mérite attention, non seulement pour la Russie, qui jusqu'ici était arriérée, mais pour toute l'Internationale et les pays les plus développés d'Occident. En ce qui nous concerne, nous n'avons presque pas réfléchi à la retraite éventuelle et aux issues à conserver pour cela. Il faut pourtant en tenir compte dans notre œuvre si ardue de reconstruction du monde, de destruction du capitalisme et de création du régime socialiste. Il est insuffisant de calculer comment nous agirons en cas d'offensive et de victoire. Dans une époque révolutionnaire, ce n'est pas le plus difficile ni le plus important ou du moins ce n'est pas le principal. Pendant la révolution, il est des moments où l'adversaire perd la tête et nous pouvons facilement en venir à bout si nous nous jetons alors sur lui. Mais cela ne signifie rien encore, car notre ennemi, s'il a du sang-froid, peut regrouper ses forces, nous provoquer à l'attaque et ensuite nous rejeter pour longtemps en arrière. C'est pourquoi l'idée que nous devons assurer notre retraite a une grande importance. Il faut que, non seulement en théorie, mais aussi en pratique, les partis se proposant d'engager bientôt l'offensive contre le capitalisme y réfléchissent sérieusement. Si nous tirons notre profit de cette leçon, ainsi que de toutes les autres données par notre révolution, cela, loin de tourner à notre dommage, nous sera au contraire d'une grande utilité. »*

Lénine, étant président du Conseil des Commissaires du Peuple, c'est-à-dire chef d'État, ne pouvait être président de l'Internationale Communiste, mais tous le reconnaissaient comme en étant le guide et l'inspirateur. Lorsqu'on relit maintenant ses discours, ses lettres aux ouvriers de tous les pays, on voit le rôle immense qu'il a joué dans sa création. Son grand mérite est d'avoir posé devant les ouvriers de tous les pays diverses questions de la plus haute importance et de la plus grande actualité : ainsi la dictature du prolétariat considérée non pas comme un but éloigné, mais comme la tâche de demain. Il fallait voir avec quelle joie spontanée, et pour ainsi dire enfantine il apprenait les succès remportés par les ouvriers dans tel ou tel pays.

Il se réjouit de la victoire du prolétariat hongrois, espérant qu'il éviterait les fautes que nous n'avions pas su éviter nous-mêmes. Il espérait surtout dans la révolution en Allemagne, parce qu'il appréciait l'importance colossale qu'aurait la conquête du pouvoir dans ce pays. Même là où la dictature du prolétariat semblait ajournée à un avenir plus ou moins lointain, il indiquait aux ouvriers les moyens d'arriver au but plus facilement, plus vite et avec moins de souffrances. Il indiquait que dans les pays arriérés, où le paysan a encore une grande importance, il faut créer des Soviets, préconiser la dictature

---

[12] Centrale hydroélectrique du Volkhov : première des grandes centrales hydroélectriques de l'Union Soviétique suivant le plan d'électrification du pays (*Goelro*), construite sur le Volkhov. Commencés en 1918, les travaux ne se déroulèrent à grande échelle qu'en 1921, après la guerre civile. C'est en 1926 que la centrale fut mise en exploitation.

du prolétariat et des paysans, le gouvernement ouvrier et paysan. Il posait encore devant le prolétariat international la question de la nouvelle politique économique : au IV<sup>e</sup> Congrès de l'Internationale Communiste, il montra comment l'avant-garde ouvrière des autres pays doit tirer profit de l'expérience russe et adapter la politique économique à ses besoins.

Il enseigna à l'Internationale Communiste à créer dans chaque pays, ne fût-ce qu'un petit groupe compact, un parti communiste ; il rallia, parmi les ouvriers inclinant du côté de l'anarchisme et du syndicalisme, des camarades dévoués à la révolution prolétarienne et capables de corriger leurs erreurs au cours de la lutte. Il posa largement devant les ouvriers de tous les pays la question des nationalités et de la politique coloniale, c'est-à-dire des rapports avec les peuples opprimés, Nègres, Hindous, Chinois, Coréens et autres, que la II<sup>e</sup> Internationale ignorait et dont elle sanctionnait l'asservissement. C'est Lénine qui a su gagner à l'Internationale Communiste la sympathie et l'amour de toutes les nationalités persécutées et faire d'elle l'association non seulement de tous les ouvriers d'avant-garde d'Occident et d'Amérique, mais d'une foule innombrable de paysans, d'ouvriers et d'artisans pauvres des pays retardataires d'Afrique, d'Asie et d'Amérique, qui ne font que s'éveiller à la vie et à la lutte.

Voilà pourquoi Lénine a joué un si grand rôle dans cette association internationale, voilà pourquoi, dans le monde entier, sa mort a excité une douleur si sincère et arraché des larmes aux travailleurs. Voilà pourquoi un jugement unanime a été porté sur Lénine par tous les partis communistes sans exception. Voilà pourquoi le Manifeste du Comité Exécutif annonçant sa mort l'appelle le chef immortel de l'Internationale Communiste.

Staline, secrétaire général de notre parti communiste, avait le droit de dire au nom de nous tous : *« Lénine n'a jamais considéré la République des Soviets comme une fin. Il l'a toujours regardée comme un instrument nécessaire à l'intensification du mouvement révolutionnaire dans les pays d'Occident et d'Orient, comme une phase nécessaire pour faciliter la victoire des travailleurs du monde entier sur le capital. C'était là la seule doctrine juste, non seulement au point de vue international, mais aussi pour la République des Soviets elle-même. C'était là le seul moyen d'enthousiasmer les travailleurs du monde entier pour la lutte libératrice décisive. C'est pour cela que lui, le plus génial de tous les grands chefs du prolétariat, au lendemain de la déclaration de la dictature prolétarienne, il a posé les fondements de l'Internationale des ouvriers. C'est pour cela qu'il ne se lassait pas d'étendre et de fortifier l'association internationale des travailleurs, l'Internationale Communiste. »*

*« Nous avons vu, pendant ces jours de deuil, des dizaines et des centaines de milliers de travailleurs venir en pèlerinage à la tombe de Lénine. On verra bientôt les représentants de millions d'ouvriers se rendre à cette tombe. »*

*« Soyez certains que ces représentants seront suivis par d'autres, venus de tous les points du monde pour attester que Lénine fut le chef non pas seulement du prolétariat russe, non pas seulement des ouvriers d'Europe, mais encore de l'Orient colonisé et de tout le monde des travailleurs du globe terrestre. »*

*« En nous quittant, Lénine nous a recommandé la fidélité aux principes de l'Internationale Communiste. Nous te jurons, Lénine, que nous n'épargnerons pas notre vie pour affermir et élargir l'union des travailleurs du monde entier : l'Internationale Communiste. »*

## **Lénine, camarade, ami et militant**

Plus tard on écrira des volumes sur Lénine, des milliers de personnes raconteront leurs entrevues avec Lénine, leurs entretiens avec lui, ses actes, etc. Mais même ceux qui n'ont jamais rencontré Lénine sur leur route, qui ne l'ont jamais vu même une seule fois, qui ne lui ont jamais parlé, qui n'ont jamais directement eu affaire à lui ont senti sa force dans les coins les plus éloignés et les plus retirés.

En quoi consiste le secret de cette force ? C'est que Lénine savait être le chef véritablement génial et en même temps rester simple, accessible, intelligible au paysan le plus ignorant, à l'ouvrier le plus retardataire.

Il était d'une simplicité extraordinaire en toutes choses. Lorsqu'il parlait devant un public ouvrier et paysan, il ne copiait pas le langage populaire, mais sans effort, sans aucune fausse note, il employait une langue simple, si bien qu'il leur semblait toujours qu'il devinait et qu'il exprimait leurs pensées.

Quel est le secret de cette énorme influence qu'il exerçait sur les ouvriers et sur les paysans ? C'est qu'il savait écouter leur voix. Les mencheviques ont plus d'une fois noté qu'il savait lancer les mots d'ordre les plus simples et les plus compréhensibles : c'était en effet sa grande force de trouver une formule simple et lumineuse, unissant des millions d'hommes, une devise compréhensible conduisant à un but bien net.

Dans ses entretiens fortuits avec des paysans ou des paysannes, il devinait ce à quoi le peuple pense, ce dont il vit, ce dont il souffre. Pour comprendre ce peuple, il conversait parfois des heures entières avec le fils de l'ouvrier Emelianov, âgé de 16 ans, qui se croyait plus à gauche que lui et qui était anarchiste. Les paroles d'une paysanne finlandaise, disant un jour qu'il n'y avait pas lieu de craindre un homme armé d'un fusil parce que c'était un soldat rouge, firent sentir à Lénine comment les paysans regardent l'armée rouge. Combien de fois des paysans et des ouvriers sont venus à Moscou pour exprimer de pressants besoins. Ils savaient que s'ils pouvaient aller jusqu'à Lénine, lui écrire, Lénine les écouterait et les aiderait. Lorsqu'il parlait devant les ouvriers ou devant les paysans, ceux-ci sentaient que c'était du fond du cœur, qu'il leur exposait ses pensées et ses réflexions les plus intimes.

La modestie extraordinaire de Lénine lui gagnait tout le monde. On sait comment il vivait à l'étranger. Il faut avouer que dans la Russie soviétiste, président du Conseil des Commissaires de cette République des Soviets embrassant la sixième partie du globe, il vivait avec une simplicité qu'on ne trouverait chez aucun président d'aucune autre république.

Dans son logement du Kremlin, régnait une simplicité extraordinaire. Il m'a toujours semblé, lors des rares visites que je lui ai faites dans ces dernières années, vivre comme un ouvrier qualifié relativement bien payé. Une petite salle à manger avec une table recouverte d'une toile cirée, quelques pots de fleurs sur les fenêtres ; une chambre à coucher sévère, sans aucun ornement, un lit caché sous une couverture grossière, presque en drap de capote. De même dans ses habits et sa coiffure. Souvent on pouvait voir Lénine porter des chaussures rapiécées, des habits raccommodés et usagés.

Il ne parlait pas seulement d'économie, il économisait réellement chaque kopeck soviétique. Ces qualités extérieures s'harmonisaient parfaitement avec sa modestie intérieure ; ce n'était pas cette modestie dont on dit qu'elle est pire que l'orgueil – il n'y a jamais eu chez Lénine d'abaissement affecté – au contraire il avait une certaine fierté alliée d'ordinaire à une simplicité naturelle et sincère. Les paysans se rappellent comment il venait au premier congrès des Soviets paysans, sans attirer l'attention, dans un paletot usé, de façon à passer inaperçu.

Tous se rappellent ses attentions pour les camarades. Ce souci des besoins d'autrui découlait également de sa simplicité extraordinaire. Il ne savait pas seulement écouter un camarade et faire attention à ce qu'il disait : il n'oubliait jamais qu'il fallait aussi faire quelque chose pour lui. Tous ceux qui ont eu des rapports avec lui ont expérimenté sa sollicitude. Je pense qu'il employait au moins chaque jour une demi-heure à une heure à caser tel ou tel camarade, à s'enquérir de sa santé, de son logement, du traitement à lui faire subir.

Il surveillait la cure des camarades fatigués, envoyait se reposer et se refaire tantôt l'un, tantôt l'autre, réclamait un régime réparateur pour ceux qui travaillaient beaucoup et étaient particulièrement fatigués. Quant à lui, il travaillait pour tous, sans mesure, comme s'il portait tout ce

fardeau légèrement et sans surmenage. Son travail était en réalité immense. Lorsqu'on passe, en revue maintenant tout ce que faisait Lénine, tout ce qu'il écrivait, tout ce qu'il pensait, on voit qu'il n'y a pas un coin, pas une sphère où il n'ait porté la lumière de sa pensée créatrice, où il n'ait donné la véritable direction, où il n'ait apposé le sceau de son génie.

Il est difficile de se représenter comment un seul homme a pu faire tout cela. Il est vrai qu'il a dépensé sans compter ses forces intellectuelles et qu'il s'est lentement consumé à la tâche. Président du Conseil des Commissaires du Peuple, président permanent, presque jamais suppléé, du Bureau Politique, président effectif du Conseil du Travail et de la Défense, principal rapporteur à tous les congrès du parti, à tous les congrès des Soviets, il vérifiait tout par lui-même, il apportait partout son initiative, son entrain créateur. Il vérifiait l'application de la décision adoptée, descendait dans les détails, pénétrait partout. Mais cela exigeait une tension surhumaine du cerveau, des nerfs, de tout l'organisme.

Lénine a épuisé sa vie en cinquante-quatre ans. Peut-être cette puissante nature aurait-elle pu résister vingt ou trente ans de plus sans un pareil surmenage. Si on avait demandé à Lénine, il y a cinq ou six ans, ce qu'il préférerait : travailler comme il le faisait, avec toutes ses forces et en se consacrant tout entier jusqu'à la dernière goutte de son sang à la classe ouvrière pendant cinq ou six ans, ou bien travailler modérément quinze à vingt ans, il aurait opté pour la première proposition, comme l'aigle de la légende auquel on demandait s'il voulait vivre trois cents ans en se nourrissant de charogne ou bien vivre une courte existence avec une nourriture plus délicate.

Ce qui gagnait toutes les sympathies à Lénine, c'était son sang-froid extraordinaire, son attachement passionné aux principes, son habileté à défendre avec acharnement l'essentiel, le principal, ce en quoi consiste l'enseignement du communisme. *« On peut céder dans les accessoires ou dans les choses secondaires, il faut savoir louvoyer, se retirer, sans ne jamais abandonner le principal. »* Voilà comment il posait la question au moment de la conquête du pouvoir : *« Que le télégraphe, le téléphone, les gares de chemin de fer, les ponts soient occupés sans faute, en premier lieu, à n'importe quel prix ; plutôt mourir tous que de laisser passer l'ennemi. »*

Dans ces moments, Lénine ne connaissait pas la défaite. À plusieurs reprises, son sang-froid et sa fidélité aux principes furent mis à l'épreuve, alors que le parti hésitait, que certaines de ses sections flottaient, que certains chefs étaient irrésolus. Lénine n'hésitait jamais à briser avec tel ou tel camarade, si à son idée ce camarade nuisait à la cause du prolétariat. C'est pourquoi on le regardait souvent comme un sectaire, comme un homme d'une intolérance et d'un fanatisme extrêmes. Mais il savait que si la voie qu'il préconisait était juste, il n'y avait aucun danger à rester quelque temps isolé. Et bientôt il réussissait à convaincre des millions d'hommes, il réussissait à convaincre tout le parti et toute la classe ouvrière.

Cette simplicité, unie à une grande modestie, à une grande sollicitude pour les besoins des camarades, à une capacité considérable de travail et à un travail effectif colossal, à une fidélité indomptable aux principes et à l'établissement d'une discipline rigoureuse dans le parti, ont fait de Lénine l'homme qui savait vaincre.

C'est là qu'il faut chercher le secret de sa puissante influence sur nous tous. Nous savions que si Lénine voulait quelque chose, il ferait des efforts opiniâtres pour y arriver et il y arriverait. Il faisait appel à tous les arguments, à toutes les preuves, à toutes les ressources de sa logique, à la force des faits et à nos faiblesses pour prouver son idée et nous forcer à reconnaître qu'il avait raison.

Lénine ne perdait jamais la tête. A lui, mieux qu'à quiconque, on peut appliquer les paroles d'[Auguste Blanqui](#) : *« Que votre tête soit froide comme la glace et que votre cœur soit brûlant comme la flamme. »* Une tête froide, toujours inaccessible à la panique, et un cœur bouillant, voilà Lénine. Quelle que soit l'étendue du danger, Lénine restait mesuré, calme, ne laissait rien paraître de son émotion ; plus nos épaules se courbaient sous les difficultés, plus les dangers surgissaient autour de nous, et plus Lénine

semblait rester toujours paisible, d'une humeur égale, d'une confiance inaltérable, inaccessible à la panique.

Mais en même temps il y avait chez Lénine une audace « naturelle », l'audace de la pensée et l'audace de la volonté ; lorsque beaucoup étaient rongés par des raisonnements sans fin et que les autres éprouvaient des hésitations interminables, Lénine calculait toutes les circonstances et posait la question hardiment. Il faisait parfois allusion au grand chef d'armée Napoléon qui avait comme règle : « *Ouvrons d'abord le feu, et ensuite nous verrons.* »<sup>[13]</sup> En d'autres termes, il faut savoir commencer. C'est ce qui manquait à beaucoup, savoir commencer, avoir la hardiesse d'engager la bataille. Naturellement, ce serait un crime de commencer une bataille lorsqu'il n'y a aucune chance de victoire. Mais Lénine savait mieux que nul autre prévoir dans quelles conditions des chances relativement modestes de victoire pouvaient se développer et se changer en victoire décisive. Ce qui l'en rendait capable, c'était l'analyse du moment, cette particularité de pénétrer de tout son être dans les masses, de comprendre leur état d'esprit, ou plus exactement, comme Lénine l'a souvent dit lui-même, de compter avec des millions, c'est-à-dire de tenir compte de l'état d'esprit de millions d'ouvriers et de paysans.

Lénine se regardait-il comme un chef ? Oui, et c'était là sa grande fierté. Il sentait qu'il était réellement le chef de la révolution prolétarienne, il a conquis le droit d'être appelé le chef de la révolution prolétarienne.

Lorsque certains camarades s'indignent des critiques exercées à l'égard de tel ou tel, il faut se rappeler que Lénine n'avait nullement peur de la critique en tant que chef, et ne repoussait nullement les indications au sujet de ses fautes. Au contraire, il avait, à un bien plus haut degré que n'importe qui d'entre nous, le sentiment de sa responsabilité, un énorme sentiment de sa responsabilité de chef devant la masse prolétarienne.

C'est ce qui lui donnait la force de reconnaître ses fautes. Lénine nous a enseigné que ce qu'il y a de plus fatal à la révolution prolétarienne, c'est de ne pas savoir reconnaître ses fautes. « *Le parti qui ne sait pas reconnaître ses fautes, disait-il, périra. Mais nous ne périrons pas, parce que nous voyons nos fautes, nous les – reconnaissons et nous pouvons donc les réparer.* »

Chez Lénine, à un plus haut degré que chez aucun chef de la révolution prolétarienne, était développé le sentiment du contact avec les masses, la foi dans les masses, la compréhension des masses, l'intimité avec les masses.

Tel Lénine restera dans notre mémoire. Volodia, enfant affectueux et en même temps hardi, dans le souvenir de ses proches et des paysans ; Oulianov, jeune homme de talent au lycée avec une puissante capacité de travail et tous les germes du révolutionnaire futur, de l'homme ferme et stoïque ; Lénine, étudiant marxiste, jeune homme audacieux, renversant les idoles populistes, se moquant des hypocrites « Amis » du peuple, démasquant le mensonge des libéraux, organisateur de cercles marxistes, fondant en son âme l'image de son frère Alexandre Oulianov avec la conception claire du socialisme scientifique ; Lénine, auteur des premiers articles marxistes écrits contre les *narodniki*, fondateur de cercles ouvriers, organisateur de « *la Ligue pour l'affranchissement de la classe ouvrière* » ; Lénine en exil, travaillant à son ouvrage : *Le développement du capitalisme en Russie*, convoquant en congrès ses amis déportés, étudiant les problèmes de notre parti en Russie, entretenant la liaison secrète avec lui ; Lénine, organisateur de notre parti, rédacteur de l'*Iskra*, membre permanent du Comité Central, fondateur de la fraction de gauche de la IIIe Internationale, ennemi des mencheviques et autres déformateurs ou corrupteurs du mouvement ouvrier, ennemi de la phraséologie révolutionnaire, homme d'action, gardien inébranlable de la pensée marxiste révolutionnaire, ennemi de toute idée de liquidation, rallieur des bataillons dispersés, flambeau dans la nuit sombre de la réaction, guide de la pensée ouvrière dans la nouvelle période d'essor ; Lénine déclarant la guerre à la guerre, déposant les germes de la nouvelle Internationale Communiste, inspirateur de la gauche à Zimmerwald et à Kienthal, dévoilant impitoyablement le mensonge des socialistes patriotes, ralliant

---

[13] Il s'agit en fait de la citation : « *On s'engage et puis on voit* ».

les forces communistes, faisant pénétrer la vérité dans les tranchées du front, dans les usines et dans les villages, soulevant des millions d'ouvriers et de paysans pour le pain, pour la paix, pour la liberté, calomnié, traqué, poursuivi par le gouvernement de Kerensky ; Lénine, chef de la révolution d'octobre ; Lénine, président du premier Conseil des Commissaires du Peuple du premier état soviétique, organisateur et chef de cet État ; Lénine organisant l'Internationale Communiste, conduisant notre parti de victoire en victoire, surmontant les difficultés de la première période de la révolution, soutenant notre vaillance dans les moments les plus pénibles de nos défaites ; Lénine nous apprenant à penser en marxistes, à lutter en révolutionnaires, en léninistes, ce Lénine, sous toutes ses formes, vit en nous et nous donne la force de continuer l'œuvre du communisme et de la mener à bonne fin.